

LETTRE 1

Sur ceux qui vont à Jérusalem, à Censitor

1. Puisque tu m'as consulté, mon cher, par ta lettre, j'ai pensé qu'il convenait de te répondre dans l'ordre, sur tous les points. Je dis, moi, que ceux qui se sont voués une fois pour toutes au mode de vie sublime doivent avoir en tout temps les yeux fixés sur les paroles de l'Évangile; et de même que ceux qui redressent un objet en le conformant à la règle changent en lignes droites les courbes de ce qu'ils ont en mains conformément à la rectitude de la règle, de même il convient, je pense, que ceux qui s'imposent, en quelque sorte, une règle droite et immuable – je veux dire le mode de vie évangélique – se dirigent droitement vers Dieu en observant celle-ci.
2. Ainsi donc, puisqu'il en est parmi ceux qui ont choisi la vie solitaire et retirée qui estiment que cela fait partie de la piété de voir les lieux de Jérusalem dans lesquels se voient les signes du séjour du Seigneur dans la chair, il serait bon de tourner son regard vers la règle et, si la direction indiquée par les commandements l'exige, d'accomplir cette action comme une prescription du Seigneur. Mais si c'est étranger aux commandements du maître, je ne sais ce que signifie de vouloir accomplir une prescription en s'érigeant pour soi-même en norme du bien.
3. Lorsque le Seigneur appelle les élus à l'héritage du royaume des cieux, il n'a pas compté le voyage de Jérusalem parmi les bonnes actions; lorsqu'il énonce les béatitudes, il n'y inclut pas une telle occupation. Ce qui ne rend ni bienheureux, ni apte à recevoir le royaume, pourquoi s'en préoccuper ? Que celui qui est doué d'esprit l'examine.
4. Et si cet acte était utile, ce ne serait pas, même ainsi, une bonne chose que les parfaits se préoccupent de l'accomplir. Mais comme nous observons clairement que cet acte inflige aussi un dommage spirituel à ceux qui se sont engagés dans la vie régulière, il n'est plus digne de faire l'objet d'une grande préoccupation, mais plutôt de la plus grande circonspection, pour que celui qui a choisi de vivre selon Dieu ne soit blessé par rien de nuisible.
5. Qu'y a-t-il donc de nuisible en cela ? Le mode de vie pieux est proposé à tous, hommes et femmes, et la décence est le propre de la vie selon la philosophie; or celle-ci se réalise dans une existence en marge et retirée, où les sexes n'ont pas de relations et restent séparés, car ni les femmes parmi les hommes, ni les hommes parmi les femmes ne sont enclins à se garder de l'indécence.
6. Or les nécessités du voyage brisent constamment la régularité parmi ceux-ci et conduisent à l'indifférence vis-à-vis des observances. Il est impossible à une femme de faire un tel trajet sans avoir quelqu'un qui la protège; à cause de sa faiblesse physique, on l'aide à monter sur sa monture, on l'aide à en descendre, on l'y soutient dans les difficultés du terrain. Et quoi que nous puissions supposer – un familier qui prenne soin d'elle ou un mercenaire qui assure son service –, dans l'un et l'autre cas cette conduite n'échappe pas au blâme : ni lorsqu'elle s'appuie sur un étranger, ni lorsqu'elle le fait sur un familier, elle ne respecte la loi de la chasteté.
7. De plus, dans les auberges, les caravansérails et les villes des régions d'Orient, la licence et l'indifférence au mal sont grandes. Comment sera-t-il donc possible à qui chemine à travers la fumée de n'avoir pas les yeux irrités ? Là où l'oreille est souillée, l'œil est souillé, le cœur aussi est souillé qui reçoit des inconvenances par l'œil et par l'oreille. Comment sera-t-il possible de traverser en restant insensible ces lieux sensuels ?
8. Enfin, qu'aura de plus celui qui s'est rendu en ces lieux, comme si jusqu'à ce jour le Seigneur vivait corporellement en ces lieux et qu'il soit absent de chez nous, comme si le saint Esprit abondait chez les habitants de Jérusalem et qu'il lui soit impossible de venir chez nous ?
9. En vérité, s'il est possible de reconnaître une présence de Dieu d'après ce qu'on voit, on serait tenté de penser que Dieu habite dans la nation des Cappadociens plutôt que dans les lieux étrangers. Combien y a-t-il ici de sanctuaires grâce auxquels le nom de Dieu est glorifié ? On ne peut compter davantage de sanctuaires, ou presque, dans le monde entier !
10. Ensuite, si la grâce de Dieu était plus grande dans les lieux de Jérusalem, le péché ne serait pas aussi habituel chez ceux qui les habitent; mais aujourd'hui il n'y a aucune espèce d'inconduite qu'on n'ose commettre chez eux – fornications, adultères, vols, idolâtrie, empoisonnements, complots et meurtres. Surtout, le mal y est à ce point à demeure que nulle part comme dans ces lieux il n'existe une telle propension au meurtre : comme des bêtes sauvages, des gens de même sang se jettent les uns contre les autres, et pour un gain insignifiant. Quand donc s'accomplissent de tels méfaits, quelle preuve y a-t-il que la grâce soit plus grande en ces lieux-là ?

11. Mais je connais l'objection que font beaucoup à ce que je viens de dire; ils déclarent : «Pourquoi n'as-tu pas adopté cette règle pour toi-même également ? S'il n'y avait aucun avantage à se trouver là-bas pour celui qui, au nom de Dieu fait ce voyage, pourquoi t'être imposé en vain un tel trajet ?

12. Qu'ils écoutent donc ma défense sur ce point. C'est en raison de la charge qui m'a été assignée par celui qui gouverne notre vie que me vint un ordre du saint concile, celui de me rendre jusque dans ces lieux pour y rétablir l'ordre dans l'église d'Arabie. Et comme l'Arabie est frontalière de la région de Jérusalem, j'ai promis de faire aussi, avec les chefs des saintes églises de Jérusalem, un examen de leur situation, parce que celle-ci était troublée et qu'ils avaient besoin d'un médiateur.

13. Ensuite, comme le très pieux empereur nous avait procuré des facilités pour la route grâce à la voiture publique, il ne nous fut absolument pas nécessaire de souffrir ce que nous avons observé chez les autres, car la voiture était pour nous comme une église et un monastère, où pendant tout le trajet nous psalmodions et jeûnions pour le Seigneur.

14. Que notre conduite, par conséquent, ne scandalise personne, mais plutôt que notre conseil trouve créance, car c'est sur ce que nous avons constaté de nos yeux que nous donnons conseil.

15. Pour nous en effet, que le Christ apparu sur terre soit Dieu véritable, nous l'avons confessé avant de nous être rendu sur les lieux comme après, et notre foi après cela n'a été ni diminuée, ni augmentée; l'incarnation par l'intermédiaire de la Vierge, nous la connaissions avant de voir Bethléem; la résurrection des morts, nous y croyions avant de voir le tombeau; l'ascension dans les cieux, nous avons confessé qu'elle était vraie sans voir le mont des Oliviers. De ce voyage, nous avons retiré ce seul avantage : celui d'apprendre, par comparaison, que nos biens sont beaucoup plus saints que ceux de l'étranger.

16. «Vous donc qui craignez le Seigneur, louez-le,» dans les lieux où vous êtes. Un changement de lieu ne procure aucun rapprochement de Dieu, mais, où que tu sois, Dieu viendra vers toi, si la demeure de ton âme est trouvée telle que le Seigneur puisse habiter en toi et y circuler.

17. Mais si tu as (d'homme intérieur) plein de pensées mauvaises, même si tu es sur le Golgotha, même si tu es sur le mont des Oliviers, même si tu es dans le tombeau de la Résurrection, tu es aussi loin de recevoir le Christ en toi que ceux qui n'ont même pas commencé de le confesser.

18. Conseille donc aux frères, mon cher, de quitter leur corps pour aller vers le Seigneur, et non la Cappadoce pour aller en Palestine. Et si quelqu'un allègue la parole du Seigneur qui recommande à ses disciples de ne pas s'éloigner de Jérusalem, qu'il comprenne le sens de cette déclaration. C'est parce que la grâce du saint Esprit n'était pas encore venue pour être distribuée aux apôtres que le Seigneur leur a prescrit de rester dans le même lieu jusqu'à ce qu'ils soient revêtus de la puissance d'en-haut.

19. Certes, si ce qui a eu lieu au commencement se produisait encore aujourd'hui – que le saint Esprit, sous la forme d'un feu, dispense ses charismes à chacun –, il faudrait que tous soient à l'endroit où a eu lieu la distribution de la grâce; mais puisque «l'Esprit souffle où il veut», les croyants d'ici, eux aussi, sont participants de la grâce «en proportion de leur foi», et non en raison de leur voyage à Jérusalem.

Lettre 2

A l'évêque Flavien

1. Nos affaires, homme de Dieu, ne sont pas bonnes : la malveillance qui va croissant chez ceux qui ont suscité contre nous cette haine injuste et inexplicable n'est plus un soupçon reposant sur des conjectures, mais elle s'exerce ouvertement, comme si c'était une bonne action.
2. Et vous qui êtes encore à l'écart d'un tel mal, vous ne vous souciez pas d'arrêter la flamme qui dévore le voisinage, comme si vous ne saviez pas que ceux qui sont bien informés de leurs intérêts propres combattent de toutes leurs forces l'incendie chez leurs voisins, se donnant la peine de secourir leur prochain pour ne pas être dépourvus de secours dans les mêmes circonstances.
3. Qu'est-ce donc que je veux dire ? Elle a quitté ce monde, la piété, elle a fui loin de nous, la vérité. De la paix nous avions auparavant au moins le nom qui courait sur nos lèvres; maintenant non seulement celle-ci n'est plus, mais même son nom ne nous est pas resté. Et pour que tu saches plus clairement pourquoi je me plains, en peu de mots je vais t'exposer la tragédie.
4. Il se trouvait des gens qui nous rapportaient que le très révérend Helladios était mal disposé à notre égard et qu'il racontait à tous que j'étais pour lui la cause des maux les plus grands. Je ne croyais pas à ce qu'on me disait, en examinant et moi-même et la vérité des faits. Mais comme tous, dans les mêmes termes, me rapportaient la même chose et que les faits correspondaient à ces rumeurs, j'ai pensé qu'il convenait de ne pas laisser sans remède cette animosité sans rime ni raison.
5. C'est pourquoi j'ai adressé une lettre à ta Piété, puis j'ai incité beaucoup d'autres gens qui pouvaient être de quelque utilité dans cette affaire à s'y intéresser. Mais voici les derniers événements. J'avais célébré la fête du bienheureux Pierre, que l'on commémorait, pour la première fois chez les habitants de Sébastée, tout en passant avec eux les fêtes qu'ils ont coutume de célébrer en l'honneur des martyrs à la même époque, et j'étais en train de revenir vers ma propre église.
6. Quelqu'un m'avertit qu'il se trouvait dans un district montagneux du voisinage pour célébrer des fêtes de martyrs. Je décidai tout d'abord de poursuivre ma route, jugeant qu'il était plus convenable que la rencontre ait lieu dans la métropole; mais lorsqu'un de mes familiers, venu me trouver en toute hâte, m'eut assuré qu'il était malade, je laissai ma voiture sur place, à l'endroit même où j'avais reçu cette nouvelle, et je me mis à faire à cheval le trajet qui nous séparait, un trajet escarpé et presque impraticable du fait de la raideur des pentes.
7. Quinze milles, comme nous l'avons appris des gens du pays, telle était la mesure de la distance qui nous séparait. Après les avoir parcourus à grand peine, partie à pied, partie à cheval, de bon matin – car j'avais même fait une partie du trajet de nuit –, j'arrive à la première heure du jour à Andaemona – ainsi s'appelle l'endroit où celui-ci présidait l'assemblée avec deux autres évêques.
8. Ayant aperçu de loin, d'une hauteur surplombant le village, l'assemblée réunie en plein air, nous avons parcouru lentement le reste du trajet, avançant à pied, moi et mes compagnons, et tirant nos chevaux par la bride. Ainsi eurent lieu en même temps les deux événements : celui-ci quitta l'assemblée pour se rendre dans sa maison pendant que nous approchions du martyrium.
9. Sans retard aucun ! nous avons envoyé quelqu'un qui l'avertit de notre arrivée. Quelques instants plus tard, comme le diacre attaché à son service était venu à notre rencontre, nous l'avons invité à l'avertir aussitôt, de manière à rester plus longtemps avec lui; ainsi nous aurions la possibilité de ne rien laisser sans remède de ce qu'il y avait entre nous.
10. Après cela, je suis resté assis en plein air, attendant qui m'introduirait, tout en étant exposé aux regards de ceux qui étaient venus à la réunion – spectacle bien peu opportun ! Du temps passa, un long temps; sur quoi somnolence, torpeur – la fatigue du chemin accentuant la torpeur –, une violente chaleur, ceux qui nous regardaient et nous montraient du doigt les uns aux autres ... Et tout cela m'était si intolérable que se vérifiait pour moi la parole du prophète : «Mon esprit a été saisi de torpeur en moi.»
11. C'est quand l'heure avait avancé déjà jusqu'au milieu du jour que je fus introduit, regrettant amèrement, plus encore que la rencontre, de m'être procuré à moi-même la cause de cet affront. Plus péniblement encore que l'outrage qui me venait de mes ennemis, mes pensées me contristaient, luttant en quelque sorte contre elles-mêmes et se repentant, avec l'esprit de l'escalier, de ce qu'elles avaient décidé.

12. Lorsque à grand peine le temple se fut ouvert pour nous et que nous pénétrâmes dans le saint des saints, la plupart s'en virent interdire l'entrée, mais avec moi put pénétrer mon diacre, qui soutenait de son bras mon corps épuisé de fatigue. Je le saluai et restai debout un moment, de façon à ce qu'il m'invite à m'asseoir, mais comme il n'y eut rien de tel, je me détournai confus et allai m'asseoir sur un des bancs qui se trouvaient à quelque distance, en attendant de voir s'il nous adresserait quelque parole bienveillante, ou du moins nous ferait du regard quelque signe amical. Mais tout alla au rebours de mes espérances. En effet, à partir de ce moment, silence profond comme la nuit, tristesse tragique, stupeur, épouvante, mutisme total, le temps qui s'écoule pendant un long moment en silence, comme dans une nuit noire.

13. Pour moi, j'en avais l'esprit frappé de stupeur, car il ne daigna même pas m'accorder une parole ordinaire et sauver les apparences de la politesse par de ces expressions usuelles comme : *As-tu fait bon voyage ? ou : D'où viens-tu ? ou : Pour quel motif ? Est-ce de ta propre initiative ? ou : Pourquoi cette hâte à venir ?* Ce silence, je le voyais comme une image du séjour aux enfers.

14. Mais en vérité je désavoue cet exemple, car dans les enfers règne une parfaite égalité, puisque rien de ce qui fait sur terre le tragique de la vie ne trouble ce séjour : la gloire, comme dit le prophète, n'y descend pas avec les hommes, mais l'âme de chacun, abandonnant ce qui intéresse aujourd'hui la plupart des hommes, je veux dire l'insolence, t'arrogance et l'orgueil, vient s'établir chez ceux d'en-bas, pauvre en quelque sorte et sans appareil, de sorte qu'aucune des misères d'ici-bas n'existe chez eux.

15. A moi pourtant la situation présente semblait être un enfer, une prison ténébreuse ou quelque autre triste lieu de supplices, lorsque je considérais de quels biens nos pères nous ont fait les héritiers et quels récits nous laisserons à nos successeurs.

16. Et que dire de l'affection mutuelle de nos pères ? Il n'y a rien d'étonnant en effet à ce que des hommes qui sont par nature d'égale dignité ne veuillent avoir aucune supériorité l'un sur l'autre, mais estiment plutôt devoir l'emporter entre eux par l'humilité. Mais cela surtout occupait ma pensée : que le maître de toute création, le Fils unique qui est dans le sein du Père, celui qui «est au commencement», celui qui est dans la forme de Dieu, celui qui «porte toute chose par la parole de sa puissance», ne s'est pas humilié seulement venant habiter par la chair dans la nature humaine, mais encore il reçoit Judas, celui qui le livre lui-même en s'approchant de sa bouche pour un baiser et, entrant dans la maison de Simon le lépreux, il blâme comme un manque de charité de n'avoir pas reçu de baiser de lui. Moi, je n'ai même pas été considéré comme un lépreux.

17. Et cela par qui, et en étant qui ? La différence entre nous, je ne puis la trouver; d'où était-il descendu, où étais-je – si du moins on observe les choses de ce monde ? Si en effet on examine la situation du point de vue de la chair, on peut sans froisser quiconque dire au moins qu'elle était de même niveau, la noblesse et la condition libre étant égales chez l'un et chez l'autre.

18. Mais si l'on s'enquiert aussi de la liberté et de la noblesse véritables, celles de l'âme, nous sommes tous deux également esclaves du péché, nous avons également besoin de celui qui enlève les péchés. C'est un autre qui, par son propre sang, nous a affranchis de la mort et des péchés, qui nous a rachetés et n'a manifesté aucune arrogance à l'endroit de ceux qui ont été rachetés, celui qui rappelle les morts à la vie, celui qui guérit toute infirmité : de l'âme et du corps.

19. Ainsi donc, comme il s'en fallait de peu que cet orgueil dirigé contre nous et cette masse d'arrogance ne soient à l'étroit dans les hauteurs des cieux et que je ne voyais aucune matière ni aucun motif à la maladie – de ceux qui rendent excusable une telle passion chez ceux qui ont contracté cette maladie par suite de quelque circonstance, lorsque la naissance, l'éducation ou l'élévation en dignité enlèvent de suffisance les personnes sans caractère –, je n'arrivais pas à me convaincre de rester tranquille, car mon cœur en moi était bouleversé par l'extravagance de ce qui se passait et repoussait violemment toute idée de patience.

20. C'est alors surtout que j'admirai le divin apôtre, qui nous décrit si clairement la guerre qui existe en nous lorsqu'il dit qu'il y a «dans les membres une loi de péché qui lutte contre la loi de l'esprit et fait souvent de l'esprit son prisonnier» et son captif, en voyant en moi-même cet affrontement hostile de deux pensées, l'une qui s'irritait de l'outrage provoqué par l'arrogance, l'autre qui tentait de calmer le bouleversement.

21. Lorsque, grâce à Dieu, la tendance la meilleure l'eut emporté, c'est moi qui m'adressai à lui : Est-ce que par hasard ma présence est un obstacle à l'un des soins qui te sont dispensés pour ta santé, et convient-il que je me retire ?

22. Comme il me disait qu'il n'avait pas besoin de recevoir des soins, je lui adressai quelques paroles obligeantes, autant qu'il m'était possible. Et comme celui-ci expliquait en peu de mots qu'il nous en voulait en raison de multiples offenses, je lui répondis : «Chez les hommes, le mensonge a un grand pouvoir pour tromper, mais le tribunal divin n'accepte pas la fausse

argumentation de la tromperie. Pour moi, ma conscience est à ce point en paix en ce qui concerne ma conduite envers toi que je souhaite recevoir le pardon de mes autres péchés, mais que, si j'ai fait quelque chose contre toi, cela demeure à jamais sans pardon !

23. Irrité par mes paroles, il n'accepta pas que j'ajoute encore les preuves de ce que je venais de dire.

24. La sixième heure était déjà passée, le bain était prêt, le repas en préparation, c'était un samedi et la fête des martyrs. Une fois encore, comment le disciple de l'évangile imite-t-il le maître de l'évangile ? Celui-ci, qui mangeait et buvait avec les publicains et les pécheurs, se justifiait devant ses censeurs en disant qu'il agissait ainsi par amour des hommes; celui-là tient notre compagnie à table pour un sacrilège et une souillure.

25. Après la grande fatigue que nous avons subie du fait du voyage, après la si forte chaleur qui nous avait desséché, assis en plein air à ses portes, après cette sombre tristesse que nous avons du supporter alors que nous étions en sa présence, il nous renvoie faire le même trajet par le même chemin, devant affronter la fatigue avec un corps déjà affaibli et épuisé. De la sorte, c'est à grand peine que, vers le soir, nous avons retrouvé notre compagnie, après en avoir beaucoup enduré dans l'intervalle. En effet, un nuage de tempête qui s'était formé subitement dans les airs nous frappa jusqu'à la moelle des os d'une pluie violente, et à cause de l'excessive chaleur nous étions sans équipement qui nous protégeât de la pluie.

26. Cependant, grâce à Dieu, comme des gens sauvés d'une tempête ou d'un naufrage, nous avons retrouvé tout joyeux notre compagnie, et après nous être tous ensemble reposés la nuit, nous sommes arrivés vivants, sains et saufs, dans nos régions, avec pour tout résultat de cette rencontre que l'outrage qu'on venait de nous faire avait ranimé le souvenir de tout ce qui s'était passé auparavant.

27. Nous sommes donc forcé pour l'avenir de prendre une décision pour notre bien, ou plutôt pour le sien propre. C'est en effet l'absence de tout obstacle devant son comportement dans le passé qui l'a conduit à cette orgueilleuse démesure. Ainsi, pour que lui aussi puisse devenir meilleur, convient-il peut-être que nous fassions quelque chose, pour qu'il apprenne qu'il n'est qu'un homme et qu'il n'a aucun droit d'outrager et de traiter avec mépris ceux qui ont même foi et même rang que lui.

28. Tenez, admettons comme vrai – je parle par hypothèse – que je lui aie causé quelque désagrément. Quel tribunal a statué contre nous sur les faits et les présomptions ? Quelle preuve m'a convaincu d'injustice ? Quels canons ont été lus contre nous ? Quelle sentence légitime d'un évêque a ratifié le jugement rendu contre nous ?

29. Si l'une de ces choses s'était produite selon les règles, notre dignité serait assurément en danger. Mais faire outrage à la liberté de personnes de même rang et les traiter avec mépris, quels canons l'ont prescrit ?

30. «Portez un jugement juste», vous qui regardez vers Dieu : en quoi estimez-vous que le mépris à notre endroit soit excusable ?

31. Si la dignité se juge d'après le sacerdoce, c'est égal et unique que nous a été conféré par le concile le privilège, ou plutôt la charge, de remettre en ordre les affaires communes, de sorte qu'en cela nous sommes à égalité.

32. Mais si l'on nous regarde pour nous-mêmes, en nous dépouillant de la dignité sacerdotale, l'un a-t-il quelque chose de plus que l'autre ? La naissance ? l'éducation ? la liberté devant les grands et les notables ? la

science ? Tout cela, on peut le trouver au même degré chez nous aussi, ou du moins pas à un degré inférieur.

33. Mais parle-t-on de la richesse ? Puissé-je ne pas être obligé de rentrer dans le détail sur ce point à son sujet. Il suffit de dire quelle était son importance à l'origine et combien grande elle est devenue présentement, et laisser à d'autres le soin de chercher les causes de l'accroissement de cette richesse, qui jusqu'à présent se développe et se nourrit presque chaque jour par de belles entreprises.

34. Qu'est-ce donc qui justifie cet outrage envers nous, s'il n'y a ni supériorité de naissance, ni éclat dû à la dignité, ni talent oratoire supérieur, ni prééminence en bienfaisance ?

35. Quand bien même cela existerait, même alors l'outrage fait à des hommes libres serait impardonnable; mais puisque rien de cela n'existe, je crois qu'il n'est pas bon de laisser sans remède une telle maladie d'orgueil. Et le remède, c'est de rabaisser l'arrogance et de faire crever la vaine prétention, quand l'enflure de l'orgueil sera un peu résorbée. Dieu veillera à ce qu'il en soit ainsi.

Lettre 3

Aux sœurs vraiment très vertueuses et très pieuses Eustathie et Ambrosie et à la très vertueuse et très vénérable fille Basilissa, Grégoire, salut dans le Seigneur

1. La rencontre de gens de bien qui me sont chers et les marques de la grande l'amour pour l'homme du Maître envers nous que l'on montre dans ces lieux ont été pour moi un motif de très grande joie et de bonheur. Les deux choses en effet m'ont fait connaître ce qu'est la fête selon Dieu, et de voir les symboles salutaires du Dieu qui nous a vivifiés, et de rencontrer des âmes dans lesquelles on voit spirituellement de tels signes de la grâce du Seigneur qu'ils donnent à croire que Bethléem, le Golgotha, le mont des Oliviers, la Résurrection sont réellement dans le cœur de ceux qui possèdent Dieu.

2. Car celui qui a pris la forme du Christ grâce à sa conscience vertueuse, qui a cloué ses chairs par la crainte de Dieu et a été crucifié avec le Christ, qui a fait rouler loin de lui la lourde pierre de la vie trompeuse et, sorti du tombeau de son corps, marche dans une vie nouvelle, celui qui a abandonné la vie commune et terre à terre des hommes et s'est élevé, par un désir sublime, jusqu'au mode de vie supra-céleste, celui qui aspire aux réalités d'en-haut, là où se trouve le Christ, qui n'est pas alourdi par le poids du corps mais s'est rendu léger par la vie plus pure, de sorte que sa chair, comme un nuage, circule avec lui dans les hauteurs, celui-là, à mon avis du moins, fait partie des réalités que j'ai nommées, dans lesquelles on voit les souvenirs de l'amour pour l'homme du Maître envers nous.

3. Ainsi donc, lorsque j'ai vu les lieux saints de manière sensible et que j'ai vu aussi en vous les signes manifestes de tels lieux, j'ai été rempli d'une telle joie qu'il n'est pas au pouvoir des mots d'en décrire l'excellence.

4. Mais il semble difficile, pour ne pas dire impossible, qu'un homme recueille le bien sans que s'y mêle le mal, et c'est pourquoi quelque sensation d'amertume aussi a été mélangée pour moi au goût de ces douceurs. Voilà pourquoi, après m'être bien réjoui de ce bonheur, c'est avec un visage triste que je revenais dans ma patrie, en me disant qu'elle est vraie la parole du Seigneur selon laquelle le monde entier gît au pouvoir du mauvais, au point qu'aucune partie du monde n'est exempte d'une part de mal. Car si le lieu qui a reçu la sainte trace de la vie véritable n'est pas débarrassé des mauvaises ronces, que faut-il penser des autres lieux, où la participation du bien a été semée par simple audition et prédication ?

5. Ce que je vise en disant cela, il n'est pas nécessaire de l'expliciter davantage par des paroles, car les faits eux-mêmes clament ce qui est affligeant avec plus de force que toute parole connue.

6. Le législateur de notre vie nous a prescrit une inimitié, je veux dire celle envers le serpent, en nous ordonnant de n'exercer notre faculté de haïr dans rien d'autre que la répulsion pour le mal : «J'établirai une inimitié, dit-il, entre toi et celui-ci.» Et parce que le mal est multiple et se présente sous divers aspects, la parole (biblique) le désigne au moyen du serpent, en indiquant l'extrême diversité du mal par la multiplicité de ses écailles.

7. Mais nous, nous sommes devenus les alliés du serpent en faisant les volontés de l'adversaire, et nous avons tourné notre haine les uns contre les autres – et peut-être même n'est-ce pas contre nous, mais contre celui qui nous a donné le commandement. Il dit en effet : «Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi,» en nous ordonnant de tenir pour ennemi uniquement celui qui est hostile à notre nature, et en déclarant que quiconque partage notre communauté de nature est le prochain de chacun. Mais notre génération, dans sa dureté de cœur, après nous avoir séparés du prochain, a fait en sorte de réchauffer le serpent et de se réjouir des mouchetures de ses écailles.

8. Pour moi, je dis qu'il est légitime de haïr les ennemis de Dieu et qu'une telle haine plait au Maître, et je déclare ennemis ceux qui, de quelque manière que ce soit, nient la gloire du Maître, tant les Juifs que les idolâtres déclarés ou ceux qui, en adoptant les doctrines d'Arius, font une idole de la créature et répètent l'erreur judaïque. Mais si Père, Fils et Esprit saint sont pieusement glorifiés et adorés par ceux qui croient que, dans la sainte Trinité, qui est distincte et sans confusion, une est la nature, la gloire, la royauté, la puissance, la pieuse adoration et le pouvoir sur toutes choses, en ce cas-là, sur quel motif raisonnable repose l'hostilité ?

9. Lorsque prévalaient les doctrines de l'hérésie, c'était une bonne chose que de prendre le risque de s'opposer aux autorités grâce à qui la doctrine des adversaires semblait l'emporter, afin que la parole salutaire ne soit pas asservie aux pouvoirs humains. Mais maintenant que par toute la

terre, «depuis l'extrémité du ciel jusqu'à son extrémité,» la piété est prêchée au grand jour de manière identique, celui qui combat ceux qui prêchent la piété ne lutte pas contre ceux-ci, mais contre celui qu'ils proclament pieusement. Quel autre but doit avoir celui qu'anime un zèle divin, sinon que la gloire de Dieu soit annoncée de toute manière ?

10. Dès lors donc que, de tout cœur, âme et esprit, on adore le Dieu seul-engendré, en croyant qu'il est en tout ce qu'est le Père, et que de la même manière on glorifie aussi l'Esprit saint dans une adoration qui lui rende le même honneur, quel motif spécieux de polémiquer ont encore les spécialistes en subtilités, eux qui déchirent la tunique indestructible, tirent au sort le nom du Seigneur entre Paul et Céphas et déclarent abominable le contact de ceux qui adorent le Christ – quoique sans le crier ouvertement en disant : «Loin de moi ! Ne t'approche pas de moi, car je suis pur.»

11. Admettons qu'ils soient allés un peu plus loin dans la connaissance concernant ce qu'ils croient avoir compris. Ont-ils quelque chose de plus à croire que ceci: le fils véritable de Dieu est Dieu véritable ?

12. La confession du Dieu véritable inclut toutes les notions pieuses et qui nous sauvent – qu'il est bon, qu'il est juste, qu'il est puissant, qu'il est immuable, sans changement et toujours le même, ne pouvant évoluer ni vers le pire, ni vers le meilleur, car le premier est étranger à sa nature et le second est sans objet : qu'est-ce qui est plus élevé que le Très-Haut, meilleur que le Bien ?

13. Ainsi, celui qui est considéré comme ayant toute la perfection du bien possède l'immutabilité touchant toute espèce de changement, et il ne montre pas en lui une telle qualité selon les circonstances, mais il la possède toujours de la même façon, aussi bien avant la disposition providentielle qui le fait homme que pendant ou après cela, sans que sa nature immuable et sans changement soit transformée en quelque chose de différent dans ses activités en notre faveur.

14. Ce qui par nature est incorruptible et sans changement demeure toujours tel, ce n'est pas changé en même temps que l'humble nature lorsque, par une disposition providentielle, cela vient en elle, à l'exemple du soleil qui, lorsqu'il a envoyé son rayon dans l'obscurité, n'a pas affaibli la lumière de ce rayon, mais a transformé par ce rayon l'ombre en lumière. De même, la lumière véritable qui a brillé dans nos ténèbres n'a pas été elle-même assombrie par les ténèbres, mais elle a illuminé l'obscurité par elle-même.

15. Puis donc que l'humanité était dans les ténèbres, comme il est écrit – «ils n'ont pas su, ils n'ont pas compris, ils marchent dans les ténèbres» –, celui qui a brillé sur la nature enténébrée en faisant passer le rayon de sa divinité à travers tout notre composé, je veux dire l'âme et le corps, a associé tout l'humain à sa propre lumière et transformé celui-ci, par ce mélange avec lui-même, en ce qu'il est lui-même. Et de même que la divinité n'a pas été corrompue en venant dans un corps corruptible, de même n'a-t-elle pas été changée en guérissant ce qu'il y a de changeant dans notre âme. Dans la pratique médicale, celui qui soigne les corps, lorsqu'il touche celui qui est souffrant, ne devient pas lui-même malade, mais il guérit la maladie.

16. Dès lors, que personne, en interprétant de travers la parole de l'Évangile, ne pense que c'est selon un progrès et une succession régulière, peu à peu, que notre nature s'est transformée dans le Christ en une réalité plus divine. Le fait de «progresser en âge, en sagesse et en grâce» est rapporté par l'Écriture comme une preuve que le Seigneur a vraiment été dans notre composé humain, afin qu'il n'y ait plus de place pour l'opinion de ceux qui soutiennent qu'à la place d'une véritable théophanie, il y a eu une apparence façonnée dans une forme corporelle.

17. C'est pourquoi, ce qui est propre à notre nature, l'Écriture le rapporte de lui sans qu'il y ait lieu d'en rougir le manger et le boire, le sommeil, la fatigue, l'allaitement, le progrès, la croissance de la taille du corps, tout ce qui caractérise notre nature, sauf la tendance au péché. Le péché est en effet un échec, non une propriété de notre nature, de même que la maladie ou la difformité ne sont pas nées dès le début avec notre nature, mais surviennent contre nature. Pareillement, l'impulsion qui nous pousse au mal est à concevoir comme une déformation du bien qui est en notre nature, sans qu'on imagine qu'elle ait une existence propre, mais en la voyant dans l'absence du bien.

18. Celui donc qui a transformé notre nature par la puissance divine l'a gardée, en lui-même, exempte de tout dommage et de toute maladie, sans accepter, par un choix libre, la difformité qui vient du péché, car «il n'a pas commis le péché et l'on n'a pas trouvé de fourberie dans sa bouche.»

19. Cela, ce n'est pas après un certain laps de temps que nous le voyons en lui, mais dès le début l'homme formé en Marie, dans lequel «la Sagesse a bâti sa maison», participait par sa

propre nature de notre composé sujet aux passions; mais en même temps, par la venue du saint Esprit et la présence sur lui de la puissance du Très-Haut, il est devenu aussitôt ce qui était présent sur sa propre nature, «car sans aucun doute l'inférieur est béni par le supérieur».

20. Donc, puisque la puissance de la divinité est quelque chose d'infini et d'incommensurable, alors que l'humain est quelque chose de chétif et d'insignifiant, au moment où l'Esprit est venu sur la Vierge et où la puissance du Très-Haut a couvert de son ombre, la demeure constituée par ce moyen n'a rien attiré de la pourriture humaine. C'était certes un homme, mais tel qu'il était dans sa constitution première, tout en étant aussi Esprit, grâce, puissance, car le caractère propre de notre nature resplendissait dans la surabondance de la puissance divine.

21. Et puisqu'il y a deux termes de la vie humaine, celui où nous commençons et celui où nous finissons, nécessairement celui qui prend soin de toute notre vie nous tient par ces deux extrémités, prenant en main et notre commencement et notre fin, pour faire se lever entre les deux l'homme gisant.

22. Cela donc que nous connaissons touchant la fin, nous le pensons aussi touchant le commencement. De fait, pour celle-là, il a fait se disjoindre, selon une disposition providentielle, le corps de l'âme, mais la divinité indivisible, ayant été mélangée une fois pour toutes à son réceptacle, ne s'est détachée ni du corps, ni de l'âme : par son âme elle se trouve dans le paradis, ouvrant la voie aux hommes en la personne du larron, par son corps elle se trouve dans le cœur de la terre, «détruisant celui qui avait le pouvoir de la mort», et c'est pourquoi le corps lui aussi est appelé Seigneur, en raison de la divinité présente en lui. De la même façon, en ce qui concerne le commencement, nous pensons que la puissance du Très-Haut, qui s'est mélangée à notre nature tout entière par la venue du saint Esprit, se trouve aussi dans notre âme comme il convient qu'elle soit dans une âme, et qu'elle s'est mêlée au corps pour que notre salut soit parfait en tout. La divinité a conservé cependant, et dans le commencement et dans la fin de la vie humaine, l'impassibilité sublime qui convient à Dieu. Son commencement n'a donc pas été comme notre commencement ni sa fin comme notre fin, mais ils ont manifesté dans l'un et l'autre cas la puissance divine: son commencement n'a pas été souillé par la volupté, sa fin n'a pas abouti à la corruption.

23. Si donc nous clamons cela et que nous témoignons que le Christ est puissance de Dieu et sagesse de Dieu, toujours sans changement et toujours sans corruption, même s'il se trouve en ce qui est changeant et corruptible, lui-même n'étant pas souillé, mais purifiant ce qui est souillé, en quoi sommes-nous coupables et pourquoi suscitons-nous la haine ? Et que signifie qu'on nous oppose de nouveaux autels ?

24. Annonçons-nous un autre Jésus ? En enseignons-nous un autre ? Produisons-nous d'autres Écritures ? Un de nous a-t-il osé appeler mère d'un homme la sainte Vierge mère de Dieu, comme nous entendons certains d'entre eux le dire sans retenue ? Inventons-nous la fable de trois résurrections ? Promettons-nous des ripailles de mille ans ? Disons-nous qu'il faut reprendre les sacrifices juifs d'animaux ? Inclignons-nous les espoirs des hommes vers la Jérusalem d'ici-bas, en imaginant sa reconstruction avec des pierres d'une plus belle apparence ? De quoi de le sommes-nous accusés pour être jugés comme des gens à éviter, et pourquoi certains dressent-ils contre nous un autre autel, comme si nous profanions les choses saintes ?

25. C'est à cause de cela que, le cœur enflammé de colère et de chagrin, je me suis empressé, à peine rentré dans la métropole, d'évacuer l'amertume de mon âme en écrivant à votre Charité. Pour vous, là où vous dirige l'Esprit saint, allez avec lui, marchant à la suite de Dieu, sans consulter la chair et le sang ni donner prétexte à gloriole à quelques-uns, pour qu'ils ne se glorifient pas en vous en faisant croître leur ambition grâce à votre vie.

26. Souvenez-vous, en revanche, des saints pères, entre les mains de qui vous avez été remises par votre bienheureux père, dont nous aussi, par grâce de Dieu, avons été jugé digne d'assurer la succession. Ne déplacez pas les bornes que vous ont fixées vos pères, ne méprisez pas le langage simple de la prédication ordinaire, ne donnez pas la préférence aux doctrines compliquées, mais conformez-vous à l'ancienne règle de foi, et le Dieu de la paix sera avec vous. Que le Seigneur vous garde saines d'âme et de corps dans l'incorruptibilité, comme nous le demandons pour vous.

Lettre 4

A Eusèbe

1. Quand la mesure du jour commence à croître dans la saison hivernale, lorsque le soleil remonte vers sa course ascendante, nous fêtons la théophanie de la lumière véritable qui, dans la chair, a resplendi sur la vie humaine. Mais maintenant que l'astre dans sa course, est déjà au milieu du ciel, de sorte que sont mutuellement équilibrées la durée de la nuit et celle du jour, c'est le retour de la nature humaine de la mort à la vie qui est pour nous le motif de cette grande et universelle fête, que célèbrent au même moment tous ceux des vivants qui ont accueilli le mystère de la résurrection.
2. Quel veut être pour moi le sujet de cette lettre ? Puisque c'est la coutume, lors de ces festivités publiques, de nous montrer de toutes les manières les sentiments présents en nos âmes, et que certains parfois manifestent leur joie par l'offrande de leurs présents, nous avons pensé qu'il était bon de ne pas te laisser dépourvu de nos présents, mais d'honorer ton âme noble et généreuse par les modestes cadeaux de notre pauvreté.
3. Notre cadeau, qui t'est offert au moyen d'une lettre, c'est cette lettre elle-même. Il n'y a point en elle un discours fleuri d'expressions harmonieuses et un style travaillé qui feraient estimer aux amis des lettres que cette missive est un présent; mais que ce soit l'or mystique, lui qui est enveloppé dans la foi des chrétiens comme dans un linge, qui soit un présent pour toi, cet or mis au jour, autant que possible, par cette lettre et manifestant son éclat caché.
4. Il faut donc en revenir à notre préambule. Pourquoi, lorsque la nuit est arrivée à son maximum et que sa croissance cesse de progresser encore, apparaît pour nous dans la chair celui qui tient l'univers en ses mains et domine l'univers par sa propre puissance, lui qui n'est pas contenu par tous les êtres, mais englobe l'univers et a pris sa demeure dans un très humble réceptacle ? Sa grande puissance s'est ainsi intimement accordée à sa volonté bienveillante et s'est manifestée de manière égale partout où cette volonté l'inclinait; de la sorte, dans la création des êtres, la puissance n'a pas été trouvée inférieure au vouloir et, lorsqu'il a voulu descendre dans l'humilité de notre nature pour le bénéfice des hommes, il n'a pas été impuissant à réaliser cela même, mais il est venu dans cette condition tout en ne laissant pas l'univers sans gouverner.
5. Puisqu'il y a donc à coup sûr quelque rapport entre ces deux moments – comment il apparaît un jour dans la chair et comment, au temps de l'équinoxe, il ramène à la vie l'homme qui, par le péché, était retourné à la terre -, j'en traiterai brièvement, autant que j'en suis capable, et je te ferai présent de cet écrit.
6. Tu as certainement déjà compris, dans ta sagacité, le mystère qui est suggéré dans ces phénomènes – le progrès de la nuit interrompu par l'augmentation de la lumière, l'ombre commençant à diminuer pendant que croît, par additions successives, la longueur du jour. Cela pourrait aussi paraître clair à la plupart, parce qu'il y a une affinité entre l'obscurité et le péché et que c'est ainsi que le mal est appelé par l'Écriture.
7. C'est donc un symbole de l'économie du salut en faveur de nos âmes que le moment où notre mystère commence. Il fallait en effet, alors que le mal s'était déjà étendu à l'infini, qu'apparaisse le jour qui resplendit en nous par nos vertus grâce à celui qui a mis une telle lumière dans nos âmes, de sorte que la vie lumineuse s'accroisse le plus possible, augmentée des additions du bien, et que la vie dans le vice, par soustraction progressive, soit réduite au minimum – car l'accroissement du bien est une diminution du mal.
8. Quant à l'équinoxe où se situe la fête de la résurrection, il signifie cela par lui-même : que la vie lumineuse ne s'opposera plus à une troupe adverse dans une lutte où le mal est à armes égales avec le bien, mais qu'elle l'emportera, l'ombre de l'idolâtrie étant consumée par la surabondance du jour.
9. C'est pourquoi la course de la lune, le quatorzième jour, la montre située en face des rayons du soleil, pleine de toute la richesse de son éclat et nullement disposée à accueillir quelque ombre dans aucune de ses parties. Car après avoir succédé au soleil qui se couche, elle-même ne disparaît pas avant d'avoir mêlé ses propres rayons aux véritables rayons du soleil, de sorte qu'une seule lumière demeure continuellement, sans être interrompue, selon la distinction de la nuit et du jour, par la parenthèse des ténèbres.
10. Cela donc, mon cher ami, nous te l'offrons en cadeau par l'humble style de notre discours. Que toute la vie soit pour toi une fête et un grand jour, en se gardant pure, autant que possible, de l'ombre nocturne.

Lettre 5

Lettre à ceux qui ne croyaient pas que sa foi soit orthodoxe, demandée par ceux de Sébastée

1. Quelques-uns des frères qui nous sont unis de sentiments nous ont fait connaître la calomnie machinée contre nous par ceux «qui haïssent la paix» et «parlent en secret contre leur prochain», sans craindre le redoutable et grand tribunal de celui qui a promis de nous demander raison même des paroles vaines lors de l'examen à venir de notre vie. Ils nous disent que les reproches dont on leur rebat les oreilles contre nous sont les suivants : que nous pensons à l'opposé de ceux qui, à Nicée, ont exposé la foi droite et saine et que nous avons reçu sans jugement ni examen dans la communion de l'Église catholique ceux qui se réunissaient auparavant à Ancyre sous le patronage de Marcel.

2. Pour que le mensonge ne l'emporte pas sur la vérité, nous nous sommes défendus de manière suffisante, au moyen d'autres écrits, contre les reproches portés contre nous. Nous avons affirmé avec force devant le Seigneur que nous ne nous étions pas écartés de la foi des saints pères et que nous n'avions rien fait sans jugement ni examen concernant ceux du parti de Marcel qui se sont rattachés à la communion ecclésiastique; mais c'est parce que les frères et collègues orthodoxes d'Orient nous avaient chargé de prendre une décision au sujet de ces gens, et avec leur accord sur ce qui serait fait, que nous avons réglé toute l'affaire.

3. Cependant, après que nous avons eu fait par écrit cette apologie, comme quelques-uns des frères qui nous sont unis de sentiments nous ont demandé que soit fait à nouveau de vive voix l'exposé de la foi auquel nous nous accordons pleinement, nous avons jugé nécessaire, en nous conformant aux paroles inspirées de Dieu et à la tradition des Pères, de nous expliquer encore brièvement sur ce sujet.

4. Nous confessons, quant à nous, que l'enseignement donné par le Seigneur aux apôtres lorsqu'il leur transmet «le mystère de la piété» est le fondement et la racine de la foi droite et saine, et nous croyons qu'il n'y a rien de plus sublime ni de plus sûr que cette tradition. Or l'enseignement du Seigneur est celui-ci : «Allez, dit-il, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du saint Esprit.»

5. Ainsi, la puissance qui vivifie ceux qui sont engendrés à nouveau de la mort à la vie éternelle advient grâce à la sainte Trinité à ceux qui, ayant la foi, sont jugés dignes de la grâce. Pareillement, imparfaite est la grâce lorsqu'un seul des noms de la sainte Trinité, quel qu'il soit, est omis dans le baptême salutaire : ce n'est pas sans le Père, par le Fils et l'Esprit seulement, que s'accomplit le mystère de la renaissance, ce n'est pas en taisant le Fils, par le Père et l'Esprit, que la perfection de la vie advient au baptême, ce n'est pas par le Père et le Fils, en omettant l'Esprit, que s'accomplit la grâce de la résurrection. C'est pourquoi toute notre espérance, toute l'assurance du salut de nos âmes, nous les avons dans les trois hypostases, elles nous sont connues par ces trois noms. Et nous croyons en le Père de notre Seigneur Jésus Christ qui est la source de la vie, et en le Fils unique du Père, qui est le prince de la vie, comme le dit l'Apôtre, et en le saint Esprit de Dieu, dont le Seigneur a dit : «C'est l'Esprit qui vivifie».

6. Et puisque, à nous qui avons été rachetés de la mort, la grâce de l'incorruptibilité advient, dans le baptême salutaire, par la foi dans le Père, le Fils et le saint Esprit, comme nous l'avons dit, nous croyons, guidés par cela, que rien de servile ni de créé ni d'indigne de la majesté du Père ne peut être compté dans la sainte Trinité – puisque unique est la vie qui vient en nous par la foi en la sainte Trinité, elle qui prend sa source dans le Dieu de tous, progresse par le Fils et accomplit son œuvre par le saint Esprit.

7. C'est donc en ayant cette pleine conviction que nous sommes baptisés comme nous en avons reçu l'ordre, que nous croyons comme nous sommes baptisés, que nous glorifions comme nous croyons, pour que soient dans un même accord le baptême, la foi, la louange dans le Père, le Fils et l'Esprit saint.

8. Si quelqu'un parle de deux ou trois dieux ou divinités, qu'il soit anathème, et si quelqu'un, suivant l'aberration d'Arius, dit que le Fils ou l'Esprit saint sont issus du néant, qu'il soit anathème!

9. Ceux qui se conforment à la règle de la vérité et confessent pieusement les trois hypostases, reconnues avec leurs propres qualités, qui croient aussi qu'il existe une seule divinité, une seule bonté, un seul principe, une autorité, une puissance, et ainsi ne rejettent pas le pouvoir de la monarchie ni ne tombent dans le polythéisme, ne confondent pas les hypostases ni ne composent la sainte Trinité d'éléments hétérogènes et dissemblables, mais reçoivent avec simplicité le dogme de la foi en confiant toute leur espérance de salut au Père, au Fils et à l'Esprit

saint, ceux-là, à notre avis, pensent comme nous; avec eux, nous prions pour avoir part, nous aussi, avec le Seigneur.

Lettre 6

A Abladios évêque

1. Le Seigneur nous a conduit à bon port, comme on pouvait s'y attendre puisque nous étions accompagné de tes prières, et je vais te raconter une preuve certaine de la bienveillance de Dieu.
2. A peine avons-nous laissé derrière nous la localité de Kèlosina que survint subitement une masse compacte de nuages, et l'éclat d'un ciel serein se changea en une profonde obscurité. Un vent froid soufflant à travers les nuages et tombant, comme une rosée très humide, sur nos corps, annonçait une averse sans précédent. Sur notre droite éclataient continuellement des coups de tonnerre, et des éclairs aveuglants qui se succédaient sans interruption précédaient les coups de tonnerre; toutes les montagnes, devant, derrière et des deux côtés, étaient complètement enveloppées de nuages.
3. Déjà, au-dessus de nos têtes, un petit nuage porté par un vent violent déversait une grosse pluie. Et nous, comme dans le miracle des Israélites, alors que nous étions entourés de tous côtés par les eaux, c'est sans nous mouiller que nous avons achevé notre route jusqu'à Ouesténa. Là, à peine avons-nous mis pied à terre et mis les mules au repos qu'aussitôt Dieu donna au ciel le signal de la pluie.
4. Après trois ou quatre heures passées là, alors que nous étions convenablement reposés, Dieu écarta à nouveau la pluie, et la voiture était plus rapide qu'auparavant, car les roues glissaient plus facilement sur la boue humide et légère.
5. La route qui va de cet endroit jusqu'à notre petite ville est tout entière située le long du fleuve, allant dans le sens du courant. Près des rives du fleuve, il y a continuellement des villages, tous au bord de la route et séparés les uns des autres par de petites distances.
6. Or toute cette route, du fait de cette succession d'habitations, était pleine de gens, les uns qui venaient à notre rencontre, les autres qui nous escortaient, en mêlant force larmes à leur joie.
7. Une petite bruine peu gênante rendait l'atmosphère humide, mais un peu avant notre petite ville le nuage qui se trouvait au-dessus de nous se répandait en une ondée plus forte; de la sorte, notre entrée se fit en toute tranquillité, nul n'ayant eu vent de notre venue.
8. Mais à peine étions-nous entré dans le portique, alors que la voiture retentissait sur le sol sec, que, je ne sais d'où ni comment, apparut soudain comme par enchantement une foule compacte de gens serrés en cercle autour de nous, de sorte qu'il n'était pas possible de descendre de la voiture, car il n'y avait pas moyen de trouver un emplacement vide de monde.
9. Nous eûmes peine à les persuader de nous donner la possibilité de descendre et de laisser le passage aux mules, et nous avançons pressé de toutes parts par un flot de gens, de telle sorte qu'il s'en fallut de peu que l'excès de leur affection ne soit cause d'un évanouissement.
10. A peine arrivé à l'intérieur du péristyle, nous voyons un fleuve de feu se précipitant vers l'église : le chœur des vierges, tenant en mains des torches de cire, avançait en rang, les unes derrière les autres, vers l'entrée de l'église, toutes éclairées par ces flambeaux.
11. J'entrai, je me réjouis et je pleurai avec le peuple – il m'était possible d'éprouver à la fois ces deux sentiments en voyant que la multitude aussi les éprouvait tous deux, puis, à peine les prières terminées, j'ai écrit cette lettre à ta Sainteté, aussi vite que possible, pressé par l'envie de m'occuper, après la lettre, du soin de mon corps.

Lettre 7

Au préfet Hiérios

1. Nous avons une loi qui nous prescrit de pleurer avec ceux qui pleurent *et* de nous réjouir avec ceux qui se réjouissent, mais de ces deux prescriptions, à ce qu'il semble, l'une seulement est appliquée chez nous. Grande en effet est la rareté de ceux qui prospèrent, de sorte qu'il n'est pas facile d'en trouver avec qui participer et des biens, alors que de ceux qui sont dans la situation inverse l'abondance est grande.
2. Je fais ce préambule à cause de la malheureuse tragédie qu'un méchant démon t'a mise en scène avec pour acteurs des personnes depuis toujours honorables. Un jeune homme de bonne lignée, du nom de Synésios, qui n'est pas étranger à ma famille, dans la fleur de l'âge, se trouve dans de grands dangers alors qu'il n'a pratiquement pas encore commencé de vivre. De l'en délivrer Dieu seul a le pouvoir, et après Dieu toi, qui as reçu le droit de vie et de mort.
3. Un malheur est arrivé sans qu'on l'ait voulu – car qui chercherait le malheur de son plein gré ? Et maintenant ceux qui ont intenté contre lui ce procès où il risque la vie ont fait de ce malheur un chef d'accusation. 4. Ces gens-là, j'essaierai, par une lettre particulière, de les persuader de renoncer à leur vengeance; mais en ce qui concerne ta bienveillance, je la supplie d'être avec ce qui est juste et avec nous, pour que ta philanthropie l'emporte sur l'infortune du jeune homme en trouvant quelque moyen grâce auquel le jeune homme sera hors de danger, ayant vaincu grâce à ton assistance le méchant démon qui lui est contraire.
5. Je t'ai dit sommairement tout ce que je souhaite; quant à suggérer dans le détail comment régler cette affaire, ce n'est pas à moi de le dire, ni à toi d'en être instruit.

LETTRE 8

A Antiochianos

1. C'est à ce qui fait le plus admirer le roi des Macédoniens par les sages – on l'admire en effet moins pour ses victoires sur les Mèdes et pour les récits sur l'Inde ou les régions proches de l'Océan que pour avoir dit que son trésor, c'étaient ses amis –, c'est à cela que je prétends moi aussi m'élever à mon tour, à la hauteur de ce qu'on admire chez celui-ci. C'est même à moi qu'il convient davantage de tenir un tel discours, parce qu'en vérité je suis riche d'amitié et que, grâce à un tel bien, je surpasse peut-être celui-là même qui se glorifiait de cela.
2. Car qui pour lui a été un ami tel que tu l'es pour moi, toi qui constamment luttas contre toi-même en toute espèce de vertu ?
3. En vérité, nul ne peut m'accuser de flatterie lorsque je dis cela, si l'on considère et mon âge et ta propre vie. Hors de saison est la flatterie pour les cheveux blancs, et la vieillesse est impropre à la flagornerie. S'adressant à toi d'ailleurs, même si j'étais en âge de flatter, la louange ne tomberait pas sous le soupçon de flatterie, car ta vie, avant même les paroles montre le bien-fondé de la louange.
4. Eh bien, puisque c'est le propre de ceux qui sont vraiment riches de savoir se servir de ce qu'ils possèdent et que le meilleur usage des biens présents consiste à offrir aux amis, comme des biens communs, ce qu'on possède, puisque enfin mon fils très aimé Alexandre est un ami qui m'est attaché plus que tout autre par une totale fidélité, permets, je t'en prie, que je lui montre mon trésor, et pas seulement que je le lui montre, mais aussi que je le lui offre généreusement pour qu'il en use – en profitant de ta protection dans les affaires qui ont motivé sa venue, car il a besoin de ton assistance.
5. Il te dira lui-même toute l'affaire; ce sera ainsi plus convenable que si je te l'exposais dans le détail par lettre.

Lettre 9

A Stagirios

1. On dit que dans les théâtres les acteurs réalisent un spectacle de la manière suivante : ils choisissent pour sujet de leur représentation une légende empruntée à l'histoire ou l'un des anciens récits et, par leur jeu, en racontent l'histoire aux spectateurs. Et c'est ainsi qu'ils racontent la succession des événements; après avoir revêtu vêtements et masques, représenté sur l'orchestre, au moyen de tentures, quelque chose qui ressemble à une ville et adapté ce lieu jusque-là neutre à la représentation vivante des événements, ils deviennent ainsi un objet d'émerveillement pour les spectateurs, aussi bien eux-mêmes, les imitateurs des événements de l'histoire, que les tentures la ville en vérité.
2. Où veut donc en venir mon exposé ? Comme nous avons besoin de montrer à ceux qui s'y réunissent que celle qui n'est pas une ville en est pourtant une, je te supplie de devenir un habitant occasionnel de notre ville et de donner à ce lieu désert, par ta seule présence, de sembler être une ville.
3. Le trajet pour toi n'est pas long et la faveur que tu accorderas est très grande. Nous voulons en effet nous montrer un peu plus magnifiques aux yeux de ceux qui se réunissent, en nous parant de votre splendeur à l'exclusion de tout autre ornement.

Lettre 10

A Otréios, évêque de Mélitèoe

1. Tel une fleur au printemps, tel des cris d'oiseaux chanteurs, tel une mer sereine adoucie par de légères et douces brises, tel un champ agréable à voir pour ceux qui le cultivent, soit qu'il abonde en jeunes pousses, soit qu'il ondoie déjà d'épis chargés de grain, tel le délice que procure une vigne lorsque, bien fournie, (elle s'élève) dans les airs et ombrage la tonnelle de ses feuilles, ainsi le printemps spirituel né de tes pacifiques rayons a illuminé notre vie et chassé l'ombre grâce à la clarté présente dans ta lettre.
2. Ainsi peut-être nous convient-il de dire, à propos des biens présents, le mot du prophète selon lequel c'est en proportion de la multitude des douleurs qui sont dans notre cœur que les consolations de Dieu, grâce à ta bonté, ont réjoui notre âme, en réchauffant de leurs rayons notre âme mise à mal par le gel. Dans les deux cas l'intensité est aussi grande, je veux dire celle de la rigueur des épreuves et celle de la douceur de tes biens.
3. Et si, rien qu'en nous annonçant la bonne nouvelle de ta venue, tu nous as à ce point réjoui que tout est passé pour nous de l'extrême douleur à une disposition sereine, que fera donc, rien qu'en se faisant voir, ta précieuse et chère présence ? Quelle grande consolation donnera à nos âmes ta douce voix résonnant à nos oreilles ?
4. Eh bien, puisse cela arriver bientôt, avec l'aide de Dieu, qui donne du soulagement à ceux qui perdent cœur et de l'apaisement à ceux qui sont découragés. Sache que, si nous considérons notre situation, nous éprouvons de la douleur de notre état présent et ne cessons d'en être affligés; mais si nous regardons vers ton Excellence, nous rendons infiniment grâce à la disposition providentielle du Maître, parce qu'il nous est possible, vu notre voisinage, de profiter de ton agréable et bon caractère et de nous remplir à satiété, autant que nous le pouvons, d'une telle nourriture, si toutefois il peut y avoir satiété de tels biens.

Lettre 11

Au scholastikos Eupatrios

1. En cherchant, pour donner une entrée en matière à ma lettre, quelque chose d'original et d'approprié dans ce qui m'est habituel, je veux dire mes lectures de l'Écriture, je me demandais de quoi me servir, non parce que je ne trouvais pas ce qui convenait, mais parce que je jugeais inopportun d'écrire de pareilles choses à ceux qui ne les connaissent pas. En effet, l'intérêt porté à la littérature profane est pour nous la preuve qu'on n'a aucun souci des sciences divines. J'omettrai donc celles-ci, et c'est de ce qui est tien que je tirerai mon entrée en matière pour ta Sagesse.
2. Le maître de votre culture a imaginé un personnage qui se réjouit, il la manière d'un vieillard, lorsqu'il a sous les yeux, après de longues souffrances, son propre fils en même temps que le fils de son fils. Et le motif de sa joie, c'est la querelle entre Ulysse et Télémaque pour obtenir le premier prix de valeur.
3. En quoi donc le rappel des Céphalléniens est-il utile au but de ce discours ? C'est que vous deux, toi et ton père admirable en tout, en me mettant entre vous comme ceux-ci l'ont fait de Laërte, vous rivalisez l'un et, l'autre à l'envi, pour obtenir le premier prix, dans l'estime et la bienveillance à notre égard, en me poursuivant de vos lettres, l'un à partir du Pont, l'autre de la Cappadoce.
4. Et que fais-je donc, moi le vieillard ? Je regarde comme bienheureux le jour où je vois une telle rivalité entre un ms et son père.
5. Puisses-tu donc ne jamais cesser d'accomplir le légitime souhait d'un père excellent et admirable et surpasser la gloire paternelle par des mérites supérieurs. Ainsi entre vous deux serai-je un juge heureux, en t'accordant le premier prix contre ton père, puis à ton père contre toi.
6. Quant à nous, nous supporterons la rude Ithaque, elle qui est rendue telle non tant par des pierres, mais par les mœurs de ses habitants, elle où sont nombreux les prétendants et ceux qui dévorent les biens de celle qu'ils cherchent à épouser, ceux qui encore outragent la fiancée en cela même qu'ils menacent la chasteté du mariage, se conduisant de la manière qui conviendrait, je pense, à une Mélantho ou quelque autre femme semblable – mais il n'est pas là celui qui les rend sages avec son arc !
7. Tu vois combien, à la manière d'un vieillard, nous avons radoté sur des sujets qui ne nous conviennent en rien ? Que mes cheveux blancs m'obtiennent un pardon facile ! Le propre de l'âge est d'avoir les yeux chassieux et tous les membres accablés par l'affaiblissement de la vieillesse, mais aussi de parler pour ne rien dire. Toi pourtant, en nous honorant à la manière d'un jeune homme, par la rapidité et la vivacité de tes discours, tu renouvelleras notre vieillesse, en restaurant la fatigue de l'âge par ce beau traitement, et qui convient à un vieillard.

Lettre 12

Au même

1. La grâce du printemps, de sa nature, ne resplendit pas soudainement, mais, prélude à cette saison, voici un rayon qui réchauffe doucement le sol gelé, une fleur qui apparaît à demi cachée par une motte, des brises soufflant sur la terre, pour que la vertu fécondante et vivifiante de l'air s'insinue au plus profond d'elle. On peut admirer aussi l'herbe nouvelle, le retour des oiseaux que l'hiver avait fait émigrer, et plusieurs phénomènes semblables, qui sont davantage des signes du printemps que le printemps lui-même. Eux aussi sont néanmoins agréables, car ils sont l'annonce de ceux qui sont les plus agréables.
2. Que signifie donc mon discours ? Puisque, précurseur des trésors qui sont en toi, ta Bienveillance est venue vers nous au moyen d'une lettre pour nous annoncer, par un beau prélude, ce que nous pouvons attendre de toi, nous accueillons les bons sentiments qui s'y manifestent comme une des premières fleurs qui apparaît au printemps, et nous formons le vœu de jouir bientôt de toute la belle saison qui est en toi.
3. Car c'est rudement, sache-le bien, rudement que nous avons souffert du gel et de la dureté des mœurs de ce pays. De même que la glace s'épaissit sur les toits du fait des eaux qui s'écoulent sur elle – je vais me servir d'un exemple tiré de notre situation – et que l'humidité qui ruisselle par-

dessus, en se répandant sur ce qui est gelé, se pétrifie autour de la glace et s'ajoute à sa masse, de même je vois quelque chose de semblable, en ce qui concerne les mœurs, chez la plupart de ceux qui habitent cet endroit. Continuellement ils préméditent et inventent quelque nouvelle méchanceté, et au mal qu'ils ont accompli s'en ajoute un autre, et à celui-ci un autre, et un autre encore vient à la rencontre de celui-là, sans qu'il y ait de cesse. Pour eux, il n'y a aucune limite à la haine et à l'accroissement des vices, de sorte que nous avons besoin de beaucoup de prières pour que la grâce de l'Esprit souffle bientôt, qu'elle fasse fondre la dureté de la haine et brise la glace de la méchanceté qui est figée en eux.

4. C'est bien pourquoi le printemps, qui déjà est agréable de sa nature, est encore plus désirable qu'il ne l'est de lui-même pour ceux qui t'attendent après de pareils hivers.

5. Que la grâce ne tarde donc pas, d'autant plus que, le saint jour approchant, il serait plus raisonnable que la patrie soit honorée par les siens plutôt que le Pont par les nôtres. Viens donc, mon cher ami, en nous apportant abondance de biens – toi-même, car ce sera la plénitude de tous nos biens.

Lettre 13

A Libanios

1. J'ai entendu un expert en médecine raconter un étonnant phénomène de la nature, et tel était son récit. Quelqu'un était, dit-il, sous l'emprise d'une maladie des plus difficiles à guérir, et il accusait l'art médical d'avoir moins d'effet que ce qu'il promettait, car tout ce qui était imaginé pour le soigner était inefficace. Là-dessus, comme on lui avait annoncé, contre toute attente, d'agréables nouvelles, c'est cet événement., au lieu de l'art médical, qui délivre l'homme de la maladie, soit que son âme, par l'excès du soulagement, ail transformé aussi l'état de son corps selon ses propres dispositions, soit autrement, je ne saurais le dire : je n'ai pas le loisir de réfléchir sur de tels sujets et celui qui me l'a rapporté n'a pas précisé la cause.

2. Mais c'est bien à propos, je pense, que je me suis souvenu maintenant de ce récit. Je me trouvais en effet dans une situation où je n'aurais pas voulu – il n'est pas nécessaire maintenant d'énumérer avec précision les raisons des ennuis qui me sont arrivés depuis que j'étais près de vous et jusqu'à présent –, et quelqu'un tout à coup m'annonça une lettre de ton incomparable Culture. Dès que j'eus reçu la lettre et en eus parcouru le contenu, je me sentis aussitôt comme si j'avais été félicité devant tous les hommes pour les plus beaux exploits – tant j'ai attaché de prix au témoignage dont tu nous as gratifié par ta lettre. C'est ensuite l'état de mon corps également qui, aussitôt, a évolué vers le mieux, et moi aussi je peux te faire le même récit extraordinaire, car de la même lettre j'ai parcouru une partie en étant encore malade, une autre en étant tout à fait bien portant.

3. Mais c'est assez sur ce sujet. Puisque mon fils Cynégios a été pour moi l'occasion de cette faveur, tu es capable, du fait de ton exceptionnelle propension à la bienveillance, de faire du bien non seulement à nous, mais aussi à nos bienfaiteurs; or celui-ci est notre bienfaiteur, comme on l'a dit, puisqu'il a été pour nous la cause et l'occasion d'une lettre de ta part, et c'est pourquoi il mérite de recevoir une récompense.

4. Quant à nos maîtres, si tu cherches il savoir de qui nous paraissions avoir appris quelque chose, tu les trouveras en Paul et Jean et les autres apôtres et prophètes, si toutefois ce n'est pas téméraire de notre part de nous approprier l'enseignement de tels hommes. Mais si tu parles de votre sagesse, dont les connaisseurs disent qu'elle ruisselle de toi pour se communiquer à tous ceux qui ont quelque part à l'éloquence – cela, je j'ai entendu de ton disciple, mon père et mon maître, l'admirable Basile, qui l'exposait à tous –, sache que pour ma part je n'ai rien de remarquable à signaler dans l'énumération de mes maîtres. Pendant peu de temps j'ai été l'élève de mon frère, et assez dégrossi par sa divine parole pour pouvoir reconnaître le dommage éprouvé par ceux qui n'ont pas été initiés à l'éloquence. Ensuite, passant mon temps à lire tes œuvres avec grand zèle, quand j'en avais le loisir, je suis devenu amoureux de votre beauté et n'ai pas encore perdu cet amour.

5. Si donc, comme j'en juge moi-même, nos capacités sont nulles, nulle part nous n'avons un maître. Pourtant, puisqu'il n'est pas permis de croire que l'opinion que tu t'es faite de nous n'est pas vraie, mais que vous êtes des experts en éloquence quand nous aussi ne sommes pas

méprisables en cela, à ton jugement du moins, accepte que nous osions t'attribuer l'origine de nos capacités.

6. Car si c'est Basile qui nous a initiés à l'éloquence, sa richesse venait de tes trésors; nous nous sommes procuré de tes biens, même si nous les avons reçus par d'autres. Si c'est peu de chose, c'est peu de chose aussi que l'eau dans les amphores, mais elle n'en vient pas moins du Nil.

Lettre 14

Au sophiste Libanios

1. C'est une habitude chez les Romains, selon une règle ancestrale, de célébrer une fête du solstice d'hiver, au moment où le soleil remonte vers la région supérieure et où la mesure du jour commence à croître. Le commencement de ce mois est tenu pour sacré, et comme ils augurent de ce jour ce que sera toute l'année, ils s'adonnent à des visites, des réjouissances et des acquisitions de bon augure.

2. Qu'est-ce que je veux dire en commençant ainsi ma lettre ? C'est que moi aussi j'ai passé cette fête à peu près de la même façon que ceux-là, en ayant de l'or sur moi. Car à ce moment-là, de l'or vint aussi dans mes mains, non certes cet or vulgaire qu'aiment les gouvernants et qu'offrent en présent les possédants, cette chose pesante, honteuse et sans vie, mais ce qui, pour ceux du moins qui sont doués de quelque intelligence, est plus élevé que toute richesse, ce qui est en vérité le plus beau cadeau selon Pindare, je veux dire ta lettre et la grande richesse qui est en elle.

3. Il s'est trouvé en effet que ce jour-là, alors que j'étais en visite dans la métropole de la Cappadoce, je rencontrai un de mes familiers qui m'offrit ce don, la lettre, comme un signe de fête.

4. Pour moi, tout joyeux de cet événement, j'ai fait de mon acquisition un bien commun pour ceux qui étaient présents; tous y avaient part, chacun rivalisant pour avoir le tout, cependant que moi-même n'en étais pas lésé. Car en passant par les mains de tous, la lettre devenait la richesse propre de chacun les uns gravaient son texte dans leur mémoire, par une lecture répétée, les autres sur des tablettes –, et en revenant à nouveau dans mes mains, elle me réjouissait davantage que le métal ne réjouit les yeux de ceux qui aiment beaucoup l'or.

5. Ainsi donc, puisque, pour les cultivateurs aussi – je vais me servir d'un exemple tiré de ce qui m'est familier –, profiter du fruit de leurs fatigues passées donne une grande ardeur pour d'autres fatigues, pardonne-nous si nous aussi, après avoir répandu comme une semence ce que tu nous as donné, nous t'écrivons encore pour te provoquer à écrire à nouveau.

6. Je te demande d'autre part, au nom des vivants, une faveur commune : de ne plus penser à ce dont tu nous as menacé par énigme à la fin de ta lettre. Je dis que ce n'est pas une bonne décision de ta part, si certains font une faute en désertant le grec pour adopter la langue barbare, devenant des soldats mercenaires et préférant la solde militaire à la gloire du bien-parler, de condamner pour autant l'éloquence et de décréter que la vie sera sans parole. Qui fera entendre un son si toi-même mets à ...

Lettre 15

A Jean et à Maximianos

1. De tous les autres biens, ou peu s'en faut, qui rendent heureux ceux qui les possèdent, nous Cappadociens sommes dépourvus, mais par-dessus tout nous sommes dépourvus de gens qui sachent écrire.

2. C'est cela qui est la cause du long retard de mon ouvrage, car alors que depuis longtemps j'étais venu à bout de la réfutation de l'hérésie, je n'avais pas de copiste, et le manque de scribes aurait pu à juste titre laisser soupçonner de notre part négligence ou incompetence sur le sujet.

3. Mais puisque maintenant enfin, par grâce de Dieu, ont été trouvés et le scribe et le réviseur du texte écrit, je vous ai envoyé l'ouvrage, non, comme le dit Isocrate, en don – car je ne pense pas

qu'il y ait en lui de telles qualités que son destinataire le tienne pour un objet de prix –, mais afin qu'il soit pour vous un encouragement, pendant que vous êtes dans toute la vigueur de la jeunesse, à engager hardiment la lutte contre les adversaires, en réveillant l'audace de la jeunesse grâce à l'ardeur d'un vieillard.

4. Et si quelque partie de cet ouvrage paraît être digne également de l'oreille du sophiste, choisissez-en des passages, surtout parmi ceux qui précèdent les débats, ceux qui sont d'un beau style, et apportez-les lui. Peut-être également quelques passages des parties dogmatiques vous paraîtront-ils exprimés d'une manière qui n'est pas dénuée de grâce. Mais ce que vous lirez, il est clair que vous le lirez comme à un maître et un expert.

Lettre 16

A Stratégios

1. Comme font ceux qui jouent à la balle, lorsque disposés en triangle, ils se la renvoient mutuellement en faisant se succéder adroitement. les passes de l'un à l'autre – ils feignent. celui qui, au milieu, s'élançe vers elle; ils font mine, par le mouvement que fait leur personne ou un geste de la main, de la jeter vers la droite ou vers la gauche, dans la direction où ils Je voient s'élançe, puis ils l'envoient dans la direction opposée et trompent son attente par cette ruse –, ainsi se conduisent aussi maintenant la plupart. d'entre nous : ayant abandonné le sérieux, nous jouons à la balle d'habile manière avec les hommes, trompant les âmes de ceux qui espèrent. en nous par des actions gauchies, au rebours de la droite espérance que nous leur promettons.

2. Lettres de réconciliation, sentiments d'amitié, signes de reconnaissance, cadeaux, affectueux embrassements par lettre, voilà l'indication trompeuse que la balle ira vers la droite; mais au lieu de la bienveillance attendue, ce sont des accusations, des suspicions, des calomnies, des reproches, des griefs, des déclarations partiales et trompeuses². Heureux êtes-vous d'espérer, vous qui dans de telles circonstances vous exercez à garder la pleine assurance devant Dieu.

3. Pourtant nous vous exhortons à ne pas considérer notre situation, mais l'enseignement magistral de l'Évangile qui pourrait être pour autrui une consolation dans ses douleurs, s'il est lui-même dominé par les douleurs? –, pour que ces affaires trouvent leur issue, comme il est dit : «A moi de rendre la justice, c'est moi qui rétribuerai, dit le Seigneur.»

4. Et toi, agis d'une manière digne de toi, mets ton espérance en Dieu et ne sois pas dissuadé d'être droit et bon par les exemples qui viennent de nous, mais confie à Dieu, le juste juge, la solution convenable et juste de ces affaires, et laisse-toi conduire là où te dirigera la divine sagesse. En vérité, Joseph lui non plus ne souffrait pas de l'envie de ses frères, car la méchanceté de ceux de sa race était pour lui le chemin vers la royauté.

Lettre 17

Aux prêtres de Nicomédie

1. Puisse «le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation,» lui qui gouverne tout avec sagesse dans notre intérêt, vous visiter par sa grâce et vous consoler «en faisant en vous ce qui lui est agréable», et que vienne sur vous «la grâce de notre Seigneur Jésus Christ et la communion de son Esprit saint, afin qu'elles soient pour vous un remède à toute affliction et tribulation et une voie droite vers tout bien, pour le perfectionnement de l'Église, l'édification de vos âmes et le progrès de la gloire de son nom.
2. Pour nous, nous présentons à votre Charité cette défense en notre faveur : nous n'avons pas été négligents à nous acquitter du devoir de surveillance dont nous avons été chargé à votre endroit, que ce soit dans le passé, que ce soit maintenant encore, après la mort du bienheureux Patricios. Mais nombreuses sont les occupations que nous procurent les Églises de chez nous, grande aussi la faiblesse de notre corps – elle s'accroît, c'est naturel, avec le temps qui passe –, grande également la négligence de votre Bonté à notre égard : jamais un seul mot pour nous inviter par lettre, aucun signe d'amitié adressé à l'Église de chez nous, alors que le bienheureux évêque Euphrasios, en toute sincérité, avait uni notre petitesse à lui-même et à vous comme par des chaînes – par l'amour.
3. Mais même si, par le passé, le devoir de charité n'a pas été accompli, soit par nous-même au moyen d'une visite, soit par votre Révérence au moyen d'une invitation, maintenant du moins nous prions Dieu, en prenant aussi votre prière à Dieu comme alliée de notre désir, de pouvoir dès que possible nous rendre chez vous pour nous reconforter mutuellement et nous manifester un empressement réciproque, comme le Seigneur nous l'inspirera, de manière à trouver à la fois le moyen de réparer ce qui auparavant a causé du chagrin et une garantie pour le temps à venir. De la sorte, en n'étant plus divisés par cette discorde où l'un s'éloigne de l'Église dans une direction, l'autre dans une autre, vous ne serez pas un objet de risée pour le diable, lui dont la volonté et l'action consistent, à l'inverse de la volonté divine, à ce que personne ne soit sauvé ni ne parvienne à la connaissance de la vérité.
4. Considérez en effet, frères, combien nous avons été affligé en entendant ceux qui nous informaient de vos affaires dire qu'il n'y avait aucun changement de la situation, mais que le choix de ceux qui avaient naguère fait dissidence les portait toujours dans la même direction. Or de même que l'eau souvent déborde d'un canal sur la rive adjacente, s'étale et se répand sur les côtés, et que, si on ne répare pas l'endroit qui est à l'origine (de la fuite), il est difficile de la ramener dans son lit, le sol s'étant raviné sous la poussée du flot, de même l'élan de ceux qui ont fait sécession, quand il a débordé une fois, par goût de la querelle, de la foi juste et droite, s'est déjà creusé un lit par l'habitude et ne revient pas aisément à la grâce primitive.
5. C'est pourquoi la situation chez vous requiert un administrateur sage et fort, qui sache bien canaliser de tels écarts, de façon à pouvoir ramener à sa beauté première ce llot aux débordements désordonnés, pour qu'à nouveau mûrissent chez vous les moissons de la piété, arrosées par le courant de la paix.
6. Aussi, dans cette affaire, un grand zèle et une grande ardeur sont-ils nécessaires de votre part à tous, pour que soit désigné par le Saint-Esprit un chef tel qu'il n'ait d'yeux que pour les choses de Dieu et qu'il n'élève son regard vers aucune de celles dont on se préoccupe en cette vie.
7. C'est pour cela, je pense, que la loi lévitique prive le lévite de l'héritage terrestre : pour que, comme il est écrit, il n'ait que Dieu comme part de fortune et qu'il conserve toujours ce bien en lui-même, sans que son âme soit attirée vers rien de matériel.
8. S'il en est d'indifférents, ou que nous-mêmes le soyons, que personne en voyant cela ne soit troublé dans sa propre conduite : ce qui est fait par les uns d'une manière qui ne convient pas n'autorise pas les autres à mettre en œuvre ce qui ne convient pas. Vous, en revanche, devez prendre en considération vos propres affaires pour que l'Église progresse vers le mieux, lorsque ceux qui étaient dispersés seront revenus dans l'harmonie d'un seul corps et que la paix de l'Esprit aura fleuri dans la multitude de ceux qui glorifient Dieu pieusement.
9. Pour cela, je pense qu'il est bon d'avoir en vue quelqu'un qui veuille le bien de l'Église, en sorte que l'élu soit capable de la diriger.
10. Chercher la naissance, la richesse et l'éclat mondain parmi les qualités d'un évêque, ce n'est pas ce que nous a prescrit la parole de l'Apôtre. Si quelqu'une de ces qualités se trouve être naturellement l'apanage de ceux qui ont des fonctions de direction, comme une ombre qui suit

- fortuitement la réalité, nous ne la rejetons pas; mais si ce n'est pas le cas, nous n'apprécierons pas moins les qualités qui ont plus de prix, même si elles ne sont pas accompagnées de celles-là.
11. Le prophète Amos était chevrier, Pierre était pêcheur et le frère de celui-ci, André, ainsi que le sublime Jean, étaient du même métier; Paul était fabricant de tentes, et Matthieu collecteur de taxes, et les autres pareillement étaient tous non des consuls, des généraux, des gouverneurs ou des personnages qui s'étaient rendus célèbres par la rhétorique ou la philosophie, mais des pauvres, des ignorants, issus de conditions fort humbles. Et pourtant «par toute la terre a retenti leur voix et leurs paroles jusqu'aux limites du monder.»
12. «Considérez votre appel, frères, dit (l'Apôtre) : il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de gens bien nés, mais ce qui est fou dans le monde, Dieu l'a choisis.»
13. Peut-être, aujourd'hui encore, dans ce qui est visible aux yeux des hommes, considère-t-on comme quelque chose de fou l'absence de crédit dont est cause la pauvreté et l'obscurité que procure une basse extraction. Mais qui sait si ce n'est pas sur celui-là que la grâce déverse la corne de l'onction, même s'il est plus petit que les grands et illustres personnages?
14. Qu'est-ce qui était plus avantageux pour la ville de Rome, aux origines, de prendre pour la diriger un des nobles et orgueilleux membres du sénat, ou bien le pêcheur Pierre, qui n'avait aucun prestige de ce monde pouvant lui valoir la célébrité ? Quels étaient sa maison, ses serviteurs, quels biens lui procuraient, grâce à leurs revenus, luxe et confort ? Mais cet étranger sans feu ni lieu était plus riche que ceux qui possédaient tout, car en ne possédant rien il possédait Dieu tout entier.
15. De même, les Mésopotamiens, qui avaient parmi eux des satrapes immensément riches, ont estimé Thomas supérieur à tous pour les diriger, et les Crétois Tite, les habitants de Jérusalem Jacques, et nous les Cappadociens le centurion, celui qui lors de la Passion a confessé la divinité du Seigneur – alors qu'il y avait en ce temps-là beaucoup de gens de haut lignage, des éleveurs de chevaux, des gens honorés des premières places au Sénat. Et dans chaque église on pourrait trouver que ceux qui sont grands selon Dieu ont été préférés à l'éclat mondain.
16. Je pense que vous aussi devez considérer ces exemples dans la situation présente, si toutefois vous désirez faire renaître l'ancienne dignité de votre Église.
17. Mieux que personne vous connaissez votre histoire : autrefois, avant que ne fleurisse la cité voisine de la vôtre, le siège de l'Empire était chez vous, et parmi les cités il n'y en avait aucune qui eût la prééminence sur vous. Aujourd'hui, même si a disparu l'ornement des édifices, en ce qui concerne les hommes, la ville égale son antique splendeur par le nombre de ses habitants.
18. Il conviendrait donc que vos sentiments ne soient pas plus humbles que les biens qui sont les vôtres, mais que vous éleviez votre sollicitude pour la situation présente à la hauteur du renom de la ville, afin que vous trouviez, avec l'aide de Dieu, un chef du peuple tel qu'il soit reconnu non indigne de vous.
19. Car il est honteux, frères, et totalement dépourvu de sens qu'on ne soit pas pilote d'un navire si l'on ignore l'art du pilotage, mais que celui qui est assis au gouvernail de l'Église ignore comment faire rentrer dans le port de Dieu les âmes de ceux qui naviguent avec lui.
20. Combien de naufrages d'Églises, avec tous leurs membres, ont eu lieu à cause de l'impéritie de leurs chefs ! Qui pourrait compter les malheurs que nous avons sous les yeux et qui ne seraient pas arrivés si les chefs avaient eu quelque expérience du pilotage !
21. Autre exemple : ce n'est pas à des gens inexpérimentés que nous confions le fer pour la fabrication des outils, mais à ceux qui connaissent l'art du forgeron. Il faut donc remettre les âmes, elles aussi, à qui sait les amollir à la chaleur de l'Esprit saint et, au moyen d'outils de modelage spirituels, fera de chacun de vous un instrument de choix et de bon usage.
22. C'est d'une telle prévoyance que le divin Apôtre nous ordonne de faire preuve lorsque, dans l'épître à Timothée, il édicte des lois pour tous ses auditeurs, disant entre autres que l'évêque doit être irréprochable.
23. Est-ce que le désir de l'Apôtre est que soit tel celui-là seulement qui est préposé au sacerdoce ? Quel grand avantage ce serait si le bien était enfermé en un seul ?
24. Mais il sait que le subordonné se conforme au supérieur et que les vertus du chef deviennent celles de ceux qui le suivent, car le maître fait du disciple ce qu'il est lui-même. Il n'est pas possible que celui qui est instruit dans l'art du forgeron exerce celui du tisserand ou que celui qui a appris à tisser soit rhéteur ou géomètre, mais ce que le disciple voit dans le maître, c'est cela qu'il fait passer en lui. C'est pourquoi il est dit : «C'est pourquoi il est dit «Tout disciple accompli sera comme son maître ?»
25. Qui donc frère ? Est-il possible qu'il devienne humble, d'un caractère paisible, mesuré, supérieur à l'amour du gain, sage dans les choses divines, formé à la vertu et à la douceur dans sa manière d'être, celui qui ne voit ces qualités chez son maître ?

26. Mais non, je ne sais comment pourrait devenir un spirituel celui qui a été le disciple d'un mondain; comment pourraient ne pas être à son image ceux qui se conforment à lui ?

27. Quel avantage, pour ceux qui ont soif, présente la magnificence d'une citerne s'il n'y a pas d'eau en elle ? Même si la disposition symétrique des colonnes, dans la variété de leurs formes, en élève le fronton dans les hauteurs, que préférerait l'assoiffé pour satisfaire son envie : voir des pierres bien disposées ou trouver une source, même si elle coule d'un conduit de bois, mais qui du moins laisse échapper un flot liquide et potable ?

28. De même, frères, ceux qui prennent en considération la piété ne devraient pas tenir compte de l'apparence extérieure. Même si quelqu'un est fier de ses amis et s'enorgueillit de la liste de ses dignités, s'il compte de nombreux revenus annuels, s'enfle d'orgueil en considérant sa lignée et, de tous les côtés, est enveloppé des fumées de sa vanité, il faut laisser un tel homme comme une citerne asséchée, s'il est vrai qu'il ne possède pas les qualités qui sont essentielles dans la vie. Il faut en revanche rechercher autant que possible, en vous servant pour cette enquête de la lampe de l'Esprit, si par hasard quelqu'un est «un jardin fermé et une source scellée», comme le dit l'Écriture. Ainsi, parce que les délices du jardin, grâce à l'ordination, nous deviendront accessibles et que l'eau de la source pourra s'écouler, la grâce qui est en lui deviendra le bien commun de toute l'Église.

29. Que le Seigneur vous accorde de trouver rapidement un tel homme parmi vous, qui sera «un instrument de choix,» «une colonne et un support de vérité.» Nous avons confiance dans le Seigneur qu'il en sera ainsi si, dans une aspiration unanime, vous voulez regarder de concert vers le bien commun, en faisant passer avant vos propres volontés la volonté de notre Seigneur Jésus Christ, «ce qui est bon, ce qui lui plait, ce qui est parfait,» pour qu'il y ait chez vous une telle réussite, grâce à laquelle nous aussi pourrions nous glorifier, vous vous réjouir et le Dieu de tous être glorifié, lui à qui revient la gloire pour les siècles !

Lettre 18

A Otréios évêque de Mélitène

1. Comme sont belles les images des belles choses, lorsqu'elles conservent aussi en elles-mêmes, fidèlement, le caractère et la forme de la beauté primitive !
2. De ton âme, qui est véritablement belle, j'ai vu une image très fidèle dans la douceur de ta lettre, par laquelle tu nous as rempli de miel «de la surabondance de ton cœur,» comme le dit l'Évangile. C'est pourquoi j'avais l'impression de te voir en face et de jouir du bonheur de t'avoir devant les yeux il travers même les sentiments d'amitié présents dans ta lettre. Maintes fois, reprenant cette lettre par plaisir et la relisant d'un bout à l'autre, j'étais enflammé d'un désir toujours plus vif de m'en délecter, et je n'avais aucune satiété de cette boisson, parce que la satiété ne peut gâter le plaisir d'aucune de ces choses qui par nature sont belles et précieuses.
3. La faculté permanente de regarder le soleil n'en a pas émoussé l'envie, la jouissance continue de la santé empêché de la désirer; quant à profiter de ta Bonté, que nous avons maintes fois rencontrée en personne – et maintenant par ta lettre –, il est impossible, nous en sommes persuadé, que cela aille jusqu'à la satiété. Au contraire, ce que ressentent ceux qui, par suite de quelque circonstance, ont une soif inextinguible, nous le ressentons nous aussi : plus nous nous emplissons de tes biens, plus nous en sommes assoiffés.
4. Si tu ne prends pas nos paroles pour une flagornerie et une flatterie mensongère – mais tu ne les prendras sûrement pas ainsi, car en plus d'être tel que tu es, plus que tout autre tu es particulièrement dévoué et généreux envers nous –, tu croiras certainement ce que je dis : que la grâce de ta lettre, comme un remède salubre appliqué à mes yeux, a stoppé le flot continu des larmes, et nous attendons de la médecine de tes saintes prières, soutenant notre âme déjà chancelante sous les maux qui ne cessent de l'accabler, que soit bientôt complètement guérie la si grave maladie de notre âme. Car nous sommes dans une situation telle, du moins présentement, que nous épargnons l'oreille de qui nous aime et cachons la vérité en la taisant, pour ne pas entraîner ceux qui nous aiment fidèlement à participer à nos propres malheurs.
5. Lorsque en effet nous revient à l'esprit que nous avons abandonné ce qui nous était le plus cher pour nous trouver transporté dans les conflits, et que ce que nous avons été forcé d'abandonner – des enfants que nous avions été jugé digne d'engendrer pour Dieu dans les douleurs spirituelles, une épouse qui nous avait été unie par la loi et avait montré son amour pour nous, à ses risques et périls, dans les temps d'épreuve, et encore une maison pleine de grâce, des frères, des parents, des intimes, des familiers, des amis, un foyer, une table, une cellule, une paille, la stalle, le cilice, le coin, la prière, les larmes. Combien ces réalités sont douces, à quel point elles sont aimables par suite de l'habitude, je n'ai nul besoin de te l'écrire, car tu le sais bien ! Et il la place de cela – pour que je n'aie pas l'air de dire quelque chose d'insupportable –, considère combien tout est différent !
6. Alors que je suis proche du terme de ma vie, je recommence à vivre : je suis contraint d'apprendre la variété des mœurs qui sont aujourd'hui en faveur, je commence sur le tard à apprendre la tromperie, et une fourberie telle que je rougis toujours de mon inaptitude en la matière.
7. Mes adversaires, en revanche, sont des maîtres en cette sagesse, capables de retenir ce qu'ils ont appris et d'inventer ce qu'ils n'ont pas appris. Ils font la guerre de près, ils lancent des traits de loin, regroupent la phalange pour la bataille, tendent des embuscades en secret, l'emportent par leurs coups de main, se font de tous côtés un rempart de leurs alliés.
8. Mammon est puissant chez eux et invincible par sa puissance : préposé au commandement comme un guerrier ambidextre qui combat des deux mains au premier rang de son armée, tantôt imposant des tributs à ceux qui lui sont soumis, tantôt frappant ceux qui viennent à sa portée.
9. Si tu veux apprendre aussi ce qui concerne notre vie privée, tu trouveras d'autres traits semblables : un tout petit logis étouffant, où règnent le froid, l'obscurité, l'absence d'espace et tous les biens de cette sorte, une vie en butte à l'inquisition de tous, la voix, le regard, la façon de se vêtir, le mouvement de la main, la manière dont on pose le pied, tout indiscrètement surveillé – si la respiration n'est pas sifflante et si elle se produit à intervalles réguliers, si on n'émet pas un gémissement en même temps que le souffle, si la tunique ne sort pas de notre ceinture – et même de ne pas se servir de ceinture, si notre manteau double ne tombe pas librement sur les côtés et

si nous n'avons pas tiré un de ses bords sur les épaules ... Toutes ces choses, même si elles n'ont pas lieu, deviennent un prétexte pour ceux qui nous font la guerre, et dans ce but s'allient entre eux pour nous combattre, que ce soient des hommes, des assemblées ou des lieux retirée.

10. Mais puisqu'il n'est pas possible d'agir bien ou mal en tout – car pour tous, le plus souvent, la vie est un mélange de contraires –, si en vérité ce qui vient de toi, par la grâce de Dieu, nous assiste constamment, nous supporterons la multitude des désagréments présents dans l'espoir d'avoir toujours part à ta bonté. Ne cesse donc pas de nous accorder une telle faveur : grâce à elle, tu nous apporteras te soulagement et te procureras à toi-même dans une plus large mesure la récompense attachée aux commandements.

Lettre 19

A un certain Jean, sur divers sujets et sur le mode de vie et le caractère de sa célèbre sœur Macrine

1. Je sais que certains peintres gratifient d'un honneur inutile, en quelque sorte, même les plus laids de leurs amis, quand ils s'efforcent de représenter leur aspect dans une image, mais qu'ils font le contraire de ce qu'ils veulent. Car lorsque, dans leur reproduction, ils corrigent la nature en dissimulant sur le tableau la laideur de l'apparence au moyen des couleurs les plus éclatantes, ils en transforment les traits, et le désir d'honorer l'ami par une reproduction retouchée a pour conséquence que, dans l'image, on ne voit absolument pas l'ami lui-même.

2. Pour ces amis donc, ce n'est nullement un gain qu'une chevelure blonde et fournie, s'incurvant sur le front et resplendissant tout autour, que l'éclat des lèvres, l'incarnat des joues, l'arc des paupières, l'éclat des yeux, les sourcils d'un noir brillant, le front resplendissant au-dessus des sourcils et tout ce qu'il peut y avoir de pareil pour contribuer à la beauté de l'apparence. Car si celui qui se tient devant le peintre pour qu'il le représente n'a pas reçu tout cela de la nature, il n'a rien gagné à une telle bienveillance; le tableau a montré agréable et florissant le visage dépeint, mais le visage de l'ami, en montrant autre chose, convainc de fraude cet excès de prévenance. Il en est de même, me semble-t-il, si quelqu'un, par amitié, gratifie celui qu'il aime de louanges exagérées et le décrit non tel qu'il est, mais tel qu'il conviendrait que soit celui qui posséderait en tout la perfection : dans ses paroles il a dépeint une vie droite, mais il a moins honoré son ami par l'excès de ses louanges qu'il ne l'a critiqué, car celui-ci contredit les paroles par sa vie, en se montrant autre que ce qu'on le croit.

3. Que signifie donc mon discours ? J'ai vu dans la lettre de ta Charité comme une statue travaillée avec un soin extrême; elle portait mon nom, car c'est moi que la lettre désignait; mais après avoir moi-même considéré ma propre vie avec grande attention, comme dans un miroir, je me suis avisé que j'étais tout à fait différent de la description que tu as faite de moi par tes paroles, et j'ai compris que, de ton côté, tu montrais en cela aussi ton amour du bien. C'est en effet dans la mesure où tu as cru que j'étais ainsi que tu m'as ensuite aimé il ce point, et tu as fait la démonstration la plus claire de la droiture de ton caractère : n'ayant pour aimer d'autre motif que la seule vertu et estimant que nous aussi participions quelque peu de celle-ci, tu nous as compté au nombre de tes amis les plus authentiques. Aussi bien ai-je pensé qu'il était préférable de connaître mes propres qualités par moi-même plutôt que d'être trompé par les témoignages d'autrui, même si les témoins sont véridiques entre tous. C'est cela que recommande aussi le proverbe : que sachent s'examiner eux-mêmes ceux qui sont amenés à se connaître selon le jugement d'autrui.

4. Mais c'est assez sur ce sujet, pour que je ne paraisse pas, au moment même où je récusé la louange, faire de l'ironie au sujet des louanges. Puisque tu m'as exhorté à me donner la peine d'écrire quelques mots sur ce dont nous avons discuté, afin d'être de quelque utilité pour la communauté grâce à cette entreprise, sache maintenant que nous avons disposé d'un loisir à peu près semblable à celui dont parle un des prophètes : attaqué par un lion et ayant échappé avec peine à sa gueule béante et à ses griffes acérées, il tomba sans le savoir, du côté où il comptait fuir, devant la gueule d'un ours; ensuite, ayant échappé à ce danger aussi au prix d'une violente lutte, il dut affronter, alors qu'il se reposait auprès d'un mur, la ruse et la morsure d'un serpent. Telles, ou presque, ont été pour nous la série des ennuis qui nous sont tombés dessus et la succession pareillement ininterrompue de chagrins qui, du fait de l'excès de ceux qui survenaient, faisaient paraître petits ceux qui précédaient.

5. Mais s'il n'est pas importun de gratifier d'un chagrin, avec des récits affligeants, ceux que l'on aime, je t'exposerai en peu de mots cette triste histoire.

6. Nous avons une sœur pour nous un maître de vie, la mère après la mère; elle avait devant Dieu une telle assurance qu'elle était pour nous «une tour fortifiée» et «une armure favorable,» comme dit l'Écriture, «une ville forte» et toute espèce de sécurité, à cause de cette assurance devant Dieu qui lui venait de sa vie.

7. Elle habitait au fin fond du Pont, s'étant exilée de la vie des hommes. Autour d'elle, un chœur nombreux de vierges, qu'elle avait engendrées par des douleurs spirituelles et qu'elle mettait tout son soin à conduire vers la perfection, en imitant dans un corps humain la vie des anges.

8. Il n'y avait pas de différence pour elle entre la nuit et le jour, mais même la nuit se montrait active dans les œuvres de lumière!, cependant que le jour imitait le repos nocturne par la sérénité

de la vie. Bruissante en tout temps était sa demeure, qui résonnait nuit et jour du chant des psaumes.

9. On voyait une réalité incroyable, même pour qui l'a sous les yeux : une chair qui ne recherchait pas ce qui lui est propre, un ventre tel que nous supposons qu'il sera lors de la résurrection, libéré de ses propres instincts. des larmes versées à la mesure de la boisson, une bouche qui méditait parfaitement la loi, une oreille attentive aux choses de Dieu, une main sans cesse en mouvement! pour pratiquer les commandements. Comment pourrait-on mettre sous les yeux une réalité qui surpasse sa description par des paroles ?

10. Lors donc que, venant de chez vous, je m'arrêtai en Cappadoce, aussitôt vint nous troubler une nouvelle à son sujet. La distance entre nous était de dix jours de voyage; quand je l'eus toute parcourue avec autant de hâte que je le pus, me voici dans le Pont, je la vis et elle me vit. Mais de même qu'un voyageur cheminant en plein midi, le corps desséché par le soleil, qui s'élance vers une source et, avant d'avoir atteint l'eau, avant d'avoir rafraîchi sa langue, trouve l'eau devenue poussière, la source s'étant soudainement asséchée pour lui, de même moi aussi, qui voyais après neuf ans celle que je chérissais à l'égal d'une mère, d'un maître et de tout bien, avant d'avoir accompli mon désir, je m'en retournai deux jours plus tard, après l'avoir mise en terre. Telle fut mon entrée dans ma patrie après mon retour d'Antioche.

11. Ensuite, avant que j'aie digéré ce malheur, les Galates qui habitent auprès de mon Eglise, ayant répandu secrètement en plusieurs lieux de mon Eglise la maladie qui leur est habituelle, celle des hérésies, provoquèrent un conflit qui n'était pas mince, au point que c'est seulement avec peine, Dieu aidant, que j'eus la force de me sortir de cette situation.

12. Ensuite, là-dessus, autre chose. Ibora est une ville située aux confins du Pont; depuis longtemps elle nous est acquise, ainsi qu'à la foi saine. Comme celui qui en était l'évêque venait de mourir, toute la population nous envoya une ambassade pour que nous ne la laissions pas livrée aux mains des adversaires pour être déchirée par eux.

13. Larmes, prosternations, sanglots, supplications et toutes choses semblables, qui furent pour nous à l'origine des malheurs présents. En effet, après avoir été dans le Pont et nous être occupé de leur Église de la manière qui convenait, avec l'aide de Dieu, voici qu'aussitôt, en ce lieu, des ambassades semblables nous arrivent d'un grand nombre d'habitants de Sébastée, qui estimaient qu'il fallait devancer l'attaque des hérétiques.

14. Ce qui arriva là-dessus mérite le silence, des gémissements inénarrables, une affliction continue et une tristesse qui n'espère pas que le temps la fasse cesser. Les autres maux, en effet, les hommes les supportent assez facilement grâce à l'habitude, mais ceux d'ici s'accroissent avec le temps qui passe par l'invention de plus désagréables encore.

15. Et de fait, après les prières rituelles, me voici, avec les autres évêques convoqués dans ce but, en train de recueillir les votes concernant l'élection. Or, le résultat du vote, ce fut moi, et sans le savoir, malheureux que j'étais, j'étais pris au piège par mes propres ailes !

16. Là-dessus, contestations, violences, larmes, attaques, surveillance, escorte militaire, le *comes* lui-même placé à leur tête dirigeant une expédition contre nous, mettant en mouvement contre nous l'autorité du gouverneur, rassemblant tous les moyens pour exercer contre nous sa tyrannie, jusqu'à nous conduire dans les maux de Babylone !

17. Chez eux, en ce qui concerne la foi, la différence avec les hommes des anciens temps est d'autant plus grande que la maladie s'est invétérée en eux jusqu'à devenir inguérissable et qu'ils combattent ceux qui essaient de les guérir de cette affection.

18. En outre, alors qu'ils sont ignorants et plus que barbares quant à la langue, rudes quant à la voix et sauvages quant au mode de vie, ils exercent à ce point leur habileté à faire le mal, à la manière perfide des bêtes sauvages, qu'Archimède n'est rien à côté d'eux, ou pour mieux dire Sisyphe, Cercion, Sciron ou d'autres personnages semblables dont nous entendons parler dans les histoires. Le mensonge est plus à leur portée que toute vérité, et ils sont plus hardis à mentir, dans leur impudence, que ceux qui sont passionnés par la vérité n'en mettent à la dire. Chez eux, être accusé des crimes les plus grands est un motif de renommée auprès du grand nombre. L'orgueil, l'irascibilité, l'insensibilité et la grossièreté des actions que j'ai dites sont considérés comme de la civilité, presque de l'amour des belles actions.

19. Ces événements – quelques-uns parmi un grand nombre – nous te les avons exposés en évitant que la lettre ait une longueur excessive, pour que tu ne nous accuses pas de paresse pour avoir refusé d'en écrire présentement. Mais celui qui se trouve dans une telle situation, comment lui serait-il possible de prononcer facilement même son propre nom ?

20. Pourtant, si tu désires vraiment que nous nous occupions un jour de cela, donne-nous avant tout toi-même, puis le temps de composer – si le lotus de ta cité ne t'est pas plus doux que notre affection. Et si les difficultés qui existent chez vous te retiennent – j' entends dire que toute ton Eglise en est saisie –, tu lutteras suffisamment avec nous en priant pour que quelque répit dans les maux nous advienne de la part de Dieu; alors peut-être, avec l'aide de Dieu, si nous disposons un jour d'un tel loisir, on pourra estimer que nous ne sommes pas inutiles à la communauté.

Lettre 20

Au scholastikos Adelphios

1. C'est de la sainte Ouanôta, si toutefois je ne fais pas injure à ce lieu en le désignant dans la langue du pays, que j'ai fait copier pour toi cette lettre. Je dis que je fais injure à cet endroit parce que son appellation n'a rien d'élégant, et, que le si grand charme de ce lieu ne se laisse pas deviner sous cette dénomination galate; on a besoin de le voir pour en saisir le charme.
2. Moi qui en ai déjà vu beaucoup et en bien des endroits, qui ai appris à en connaître beaucoup à travers les descriptions qu'on trouve dans les récits des anciens, je tiens pour sans valeur toutes celles que j'ai vues et celles dont j'ai entendu parler lorsque je les compare aux beautés d'ici.
3. Ce n'est rien du tout ce fameux Hélicon, ce sont un mythe les Iles des bienheureux, une bagatelle la plaine de Sicyone, de l'emphase poétique enfin les récits sur le Pénée, dont on dit qu'en débordant et en répandant son flot abondant le long de ses berges, il fertilise pour les Thessaliens leurs plaines très renommées.
4. Qu'y a-t-il en effet d'aussi beau en chacun des lieux susdits que notre Ouanôta n'ait pas manifesté par ses propres beautés ? Si l'on recherche le charme naturel du lieu, il n'a pas besoin des embellissements de l'art; si l'on considère les ajouts procurés par l'art, ils sont d'une telle qualité et si nombreux qu'ils peuvent triompher même des défauts de la nature.
5. Les biens dont la nature favorise cet endroit, en parant le terrain d'une grâce spontanée, sont les suivants. En bas, le fleuve Halys; embellissant l'endroit de ses rives escarpées, brille comme un galon d'or sur une longue robe de pourpre, grâce au limon qui rougit ses flots.
6. En haut, une vaste montagne boisée s'étend le long d'une grande arête couverte de tous côtés d'une chevelure de chênes; elle est digne de rencontrer un Homère pour la célébrer, bien plus que ce fameux Nérите d'Ithaque, dont le poète dit qu'il est «visible de loin et agite son feuillage.»
7. Descendant le long de la pente, la garrigue qui a poussé d'elle-même rejoint les champs cultivés au pied de la montagne, car tout aussitôt des vignes déployées le long des coteaux, des plaines et des ravines du bas de la montagne, comme un manteau de couleur verte, couvrent toute l'étendue qui se trouve là. La saison ajoutait encore à la beauté, en offrant aux regards une extraordinaire abondance de raisins. Ce qui surprenait encore davantage, c'est que, quand la région avoisinante montrait des fruits encore verts, on pouvait ici se régaler de raisins et se rassasier à volonté de leur bel aspect.
8. Ensuite, comme le feu d'un grand phare, la beauté des habitations resplendissait. de loin à nos yeux; à gauche de l'entrée, il y avait la maison de prière préparée pour les martyrs, pas encore complètement achevée – il lui manquait le toit –, mais resplendissante également.
9. Droit devant la route, c'étaient des bâtiments élégants, dont les différentes parties offraient successivement quelque ingénieuse commodité, des tours élevées, des aires aménagées pour les repas, parmi les larges et hautes files des platanes, qui couronnaient l'entrée devant les portes. Ensuite, autour des maisons, les jardins des Phéaciens.
10. Ou plutôt, qu'on ne fasse pas injure aux beautés de Ouanôta en les comparant avec celles-là Homère n'a pas vu le pommier aux fruits éclatants que nous avons ici, qui reprend la couleur de ses propres fleurs grâce à l'intensité de la couleur de ses fruits, il n'a pas vu le poirier plus blanc que l'ivoire qu'on vient de polir !
11. Et que pourrait-on dire de la variété et de la multiplicité des pêches, mélange et combinaison de diverses espèces ? De la même manière que ceux qui mélangent des éléments variés et surpassent l'ingéniosité de la nature pour dessiner des hircocerfs, des hippocentaures ou des monstres semblables de même, pour ce fruit aussi, la nature forcée par l'art a mélangé, selon le nom et le goût, ceci en vue de l'amande, cela en vue du noyau, autre chose en vue de la chair ferme. Outre cela, l'abondance de chaque espèce se montre supérieure à leur beauté.
12. Mais même la disposition des plantes et l'harmonieux tableau qui en résulte – en vérité un chef-d'œuvre de peintre plutôt que d'horticulteur, tant la nature s'est conformée avec docilité au désir de ceux qui ont disposé cela –, je crois qu'il n'est pas possible de les représenter par des mots.
13. L'allée sous les treilles et cette douce ombre de leurs grappes, les clôtures d'un nouveau genre sur les côtés, où branches de rosiers et sarments de vigne s'entremêlent et, comme des murs, en interdisent l'accès par les côtés, la pièce d'eau située à l'extrémité d'une telle

promenade et les poissons qu'on y élève, qui pourrait les décrire comme il convient avec des mots ?

14. Pendant tout ce temps, les administrateurs de la demeure de ta Noblesse, avec une libérale bienveillance, s'empressaient de nous faire voir en détail et de nous indiquer successivement les travaux qu'ils avaient fait faire pour toi, nous les montrant comme si, à travers nous, c'est à toi qu'ils faisaient plaisir.

15. A cet endroit, un des jeunes gens, comme un magicien, nous fit voir un spectacle qui n'est pas très habituel dans la nature : descendu au fond de la pièce d'eau, il prenait à volonté ceux des poissons qu'il lui plaisait de prendre, et ceux-ci ne fuyaient pas le contact du pêcheur, comme de petits chiens domestiques dociles et soumis à la main de l'homme de l'art.

16. Ils me conduisaient ensuite, comme pour me faire m'y reposer, vers une maison : l'entrée nous indiquait en effet une maison, mais une fois passée la porte, ce n'est pas une maison, mais un portique qui nous accueillit. Ce portique élevé surplombait à une grande hauteur un bassin profond. La base en forme de triangle qui soutenait le portique était baignée par les eaux: c'était comme un vestibule précédant les délices de l'intérieur.

17. Droit devant nous en arrière, une maison au toit élevé occupait le sommet du triangle; elle était éclairée de tous côtés des rayons du soleil et ornée de peintures variées – au point que peu s'en faut si, en ce lieu, nous n'avons pas oublié tout ce qui avait précédé !

18. La maison nous attira vers elle; puis à nouveau le portique, au-dessus du bassin, était un spectacle unique. Les magnifiques poissons, comme s'ils voulaient amicalement jouer avec nous, les terrestres, remontaient des profondeurs jusqu'à la surface et bondissaient comme des oiseaux jusque dans les airs. Ils se montraient à moitié et cabriolaient en l'air, puis plongeaient à nouveau dans les profondeurs.

19. D'autres, se suivant les uns les autres en files ordonnées, offraient un spectacle admirable à qui n'en avait pas l'habitude; ailleurs on pouvait voir une autre troupe de poissons s'agglutinant par grappes autour d'un morceau de pain, se poussant l'un l'autre, l'un bondissant, l'autre s'échappant sous les eaux.

20. Mais même cela fut relégué dans l'oubli par les grappes qui nous furent apportées dans des paniers et des corbeilles, ainsi que par des fruits magnifiques et variés, l'ordonnance du déjeuner, les divers mets, les sauces épicées, les pâtisseries, les toasts amicaux et les coupes.

21. Une fois rassasié, comme je me sentais glisser dans le sommeil, j'ai fait venir le scribe et j'ai dicté comme en rêve cette lettre plaisante à ton Éloquence. Mais ce n'est pas avec du papier et de l'encre, c'est avec ma propre voix et ma propre langue que je souhaite décrire complètement ces beautés qui sont tiennes, pour toi et pour ceux qui t'aiment.

Lettre 21

A Ablabios

1. Il existe pour chasser les colombes une technique qui est la suivante : lorsque ceux qui s'adonnent à un tel exercice en ont capturé une, qu'ils l'ont apprivoisée et dressée à prendre sa nourriture avec eux, ils enduisent ses ailes de parfum et la laissent se mêler à celles de l'extérieur. Celle-là, grâce à la bonne odeur de son parfum, apprivoise cette troupe indépendante pour celui qui l'a envoyée, car les autres suivent celles qui sentent bon et s'établissent auprès d'elles,

2. Quelle est mon intention en commençant de la sorte ? C'est que, après avoir enduit les ailes de son âme d'un parfum divin, j'ai envoyé vers ta Révérence ton fils Basile, celui qui fut Diogène, de manière que toi aussi tu prennes ton envol avec lui et que tu gagnes le nid qu'a bâti près de nous celui dont je viens de parler.

3. Si cela arrivait et que je puisse voir de mon vivant ta Noblesse passer à la vie plus haute, je rendrais à Dieu pleine action de grâces.

Lettre 22

Aux évêques

1. C'est pendant trois jours seulement que le prophète fut retenu dans le monstre marin, et pourtant Jonas fut découragé ! Pour moi, je suis depuis si longtemps parmi les Ninivites impénitents, prisonnier dans les entrailles de la bête, et je n'ai pas encore pu être vomi de cet immense gosier.
2. Priez donc le Seigneur que sa grâce s'accomplisse, pour que vienne l'ordre qui me délivrera de cette étroite prison, que je retrouve ma tente et que je me repose à son ombre.

Lettre 23

Sans titre

J'épargne beaucoup de paroles pour t'épargner des fatigues, Souviens-toi de tes devoirs, et tout ira bien avec Phaidimos. Pour la gratitude, il est nécessaire d'être prompt, Notre exhortation va jusque-là.

Lettre 24

A l'hérétique Héraclianos

1. L'énoncé de la foi saine, pour ceux qui reçoivent les Écritures inspirées de Dieu avec un esprit droit, tient sa force de sa simplicité et n'a besoin d'aucune habileté du discours pour démontrer sa vérité. Il est par lui-même facile à comprendre, il lire sa clarté de sa tradition première, que nous avons reçue de la voix du Seigneur lorsqu'il nous a transmis le mystère du salut dans le bain de la régénération : «Allez, dit-il, enseignez toutes les nations en les baptisant au nom du Père, du Fils et de l'Esprit saint, en leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit.»
2. En distinguant deux éléments dans la manière d'être des chrétiens – la partie morale et l'exactitude des doctrines –, il a solidement établi la doctrine salutaire dans la tradition du baptême et il ordonne que notre vie soit dirigée grâce à l'observance de ses commandements.
3. Or la partie qui concerne les commandements, parce qu'elle procure à l'âme un dommage moindre, est restée inattaquée de la part du diable. Mais c'est contre ce qui est le plus important et le plus grand que s'est portée toute l'ardeur de l'adversaire, pour fourvoyer les âmes de beaucoup en faisant en sorte qu'il n'y ait même pas d'avantage à se bien conduire grâce aux commandements, puisque la grande et première espérance est absente pour qui se laisse induire en erreur sur la doctrine.
4. C'est pourquoi nous conseillons à ceux qui se préoccupent de leur salut de ne pas s'éloigner de la simplicité des paroles premières de la foi, mais, en recevant dans leur âme Père, Fils et saint Esprit, de ne pas penser qu'il s'agit d'une unique hypostase ayant plusieurs noms. Il n'est pas possible de dire que le Père est père de lui-même, car en vérité le Fils ne peut tenir pour vraie de lui-même la dénomination qui appartient au Père, ni de croire que l'Esprit est une des réalités qu'on vient de nommer – avec pour conséquence que l'auditeur, en entendant nommer l'Esprit saint, soit conduit au concept de Père ou de Fils. Mais c'est proprement et exclusivement que l'hypostase qui est signifiée par les dénominations est à comprendre dans chacun des noms. En entendant parler du Père, nous avons entendu parler de la cause du Tout; en apprenant à connaître le Fils, nous avons été instruits de la puissance qui resplendit à partir de la cause première pour que subsiste l'univers; en connaissant l'Esprit, nous avons compris la puissance capable de parfaire ce qui, dans la création, est venu à l'être à partir du Père par le Fils,
5. Les hypostases sont donc distinctes les unes des autres de la manière qu'on vient de dire, je veux dire celles du Père, du Fils et du saint Esprit. Quant à leur essence, quelle que puisse être celle-ci – car elle ne peut s'exprimer par la parole ni être saisie par l'intelligence –, on n'y distingue pas de différence de nature : ce qui ne peut se saisir, ni se concevoir, ni être embrassé par le raisonnement est égal pour chacune des personnes auxquelles nous croyons dans la Trinité.

6. Celui qu'on interroge sur ce qu'est le Père selon l'essence confessera avec rectitude et vérité que cet objet de recherche est au-dessus de la connaissance; interrogé de la même façon au sujet du Fils seul-engendré, il conviendra qu'il est impossible que son essence soit saisie par les mots, car «sa génération, qui la racontera ?» De même encore, au sujet de l'Esprit saint, la parole du Seigneur montre qu'on est également impuissant à le comprendre, lorsqu'elle dit : «Tu entends sa voix, mais tu ne sais d'où il vient ni où il va.»

7. Donc, puisque nous ne concevons aucune différence dans le caractère incompréhensible des trois personnes – car l'une n'est pas plus incompréhensible et l'autre moins, mais unique dans la Trinité est la mesure de l'incompréhensibilité –, nous disons de ce fait, guidés par ce concept même d'insaisissable et d'incompréhensible, qu'on ne peut trouver dans la Trinité aucune différence d'essence, excepté l'ordre des personnes et la confession des hypostases. L'ordre en effet est transmis dans l'Évangile : selon cet ordre, la foi qui commence avec le Père passe par le Fils et s'achève dans l'Esprit saint. Quant à la différence des personnes qui apparaît dans l'ordre même dans lequel sont transmises les hypostases, elle ne provoque aucune confusion chez ceux qui savent comprendre le sens des mots, car la dénomination de Père exprime un concept propre, et pareillement celle de Fils et celle de saint Esprit, sans que d'aucune manière les réalités signifiées se confondent entre elles.

8. Nous sommes donc baptisés comme nous l'avons reçu, au nom du Père, du Fils et du saint Esprit; nous croyons comme nous sommes baptisés – il convient en effet que la foi soit en accord avec la confession; nous glorifions comme nous croyons – car il n'est pas naturel que la gloire combatte la foi, mais ce en quoi nous croyons, cela aussi nous le glorifions.

9. Ainsi, puisque la foi est dans le Père, le Fils et l'Esprit saint, que la foi, la gloire et le baptême se tiennent mutuellement, à cause de cela on ne distingue pas non plus la gloire du Père, du Fils et du saint Esprit.

10. Cette gloire que nous faisons remonter à leur propre nature n'est rien d'autre que la confession des biens qui sont propres à la majesté de la nature divine : car ce n'est pas à partir de ce qui est en notre pouvoir que nous procurons quelque honneur à la nature inestimable, mais c'est en confessant ses attributs que nous lui avons rendu honneur.

11. Donc, puisque incorruptibilité, éternité, immortalité, bonté, puissance, sanctification, sagesse et toute notion magnifique et sublime sont propres à chacune des personnes auxquelles on croit dans la sainte Trinité, lorsque nous disons ces biens qui sont leurs attributs, nous leur rendons gloire par là-même.

12. Et puisque ce qui est au Père, le Fils le possède, et que tous les biens du Fils se peuvent voir dans l'Esprit, nous ne trouvons dans la sainte Trinité aucune différence intrinsèque quant à la sublimité de la gloire. Pour prendre une comparaison corporelle, l'un n'est pas plus haut, l'autre plus bas – ce qui est invisible et sans forme n'est pas susceptible d'être mesuré – et on ne trouve pas non plus de disparité dans la sainte Trinité si l'on y compare puissance et bonté, comme si l'on pouvait dire qu'en ces attributs il y a différence selon le plus et le moins. Celui qui dit qu'une chose est plus forte que l'autre a reconnu tacitement que l'inférieur en puissance est plus faible que le plus puissant, mais c'est de la dernière impiété de concevoir quelque apparence de faiblesse ou d'impuissance, soit en plus, soit en moins, en ce qui concerne le Dieu Seul-engendré et l'Esprit saint. C'est parfaits en puissance, bonté, incorruptibilité et en tous les concepts sublimes que la parole de vérité nous déclare que sont le Fils et l'Esprit.

13. Si donc la perfection de tout bien est pieusement confessée en chacune des personnes auxquelles on croit dans la Trinité, il est absurde de dire qu'une même chose est parfaite et d'assurer ensuite qu'elle est imparfaite par comparaison. Car parler d'infériorité selon la grandeur de la puissance ou de la bonté n'est pas autre chose que soutenir qu'il y a imperfection sous ce rapport. Si donc le Fils est parfait, et parfait aussi l'Esprit. La raison ne conçoit pas un parfait qui soit plus imparfait ou plus parfait.

14. Mais c'est aussi à partir des opérations que nous apprenons le caractère indivisible de la gloire. Le Père vivifie, comme le dit l'Évangile, et le Fils aussi vivifie, et l'Esprit aussi vivifie, selon ce témoignage du Seigneur qui dit : «C'est l'Esprit qui vivifie.»

15. Il convient donc de concevoir une puissance qui tire son origine du Père, progresse par le Fils et trouve son achèvement dans l'Esprit saint. Nous avons appris en effet que tout vient de Dieu, que tout subsiste par le Seul-engendré et en lui et que la puissance du saint Esprit se répand en toutes choses, «opérant tout en tous comme il le veut», ainsi que le dit l'Apôtre

Lettre 25

A Amphiloque

1. Je suis maintenant persuadé que, par la grâce de Dieu, le projet concernant le *martyrium* est en bonne voie de réalisation. Puisse-tu le vouloir ! Ce qui est projeté se réalisera par la puissance de Dieu qui peut, où qu'il la dise, transformer la parole en œuvre, puisque, comme le dit l'Apôtre, «celui qui a commencé une œuvre bonne la mènera aussi à son terme», je t'exhorte à être en cela aussi un imitateur du grand Paul, de faire se réaliser nos espérances et de nous envoyer des ouvriers assez nombreux pour suffire à ce travail.
2. Il doit être possible, à partir d'une estimation, de faire connaître à ta Perfection les dimensions qu'on peut évaluer pour tout l'édifice : pour cela, j'essaierai de t'en expliquer toute la structure par une description.
3. La forme de l'oratoire est celle d'une croix, constituée dans toutes ses directions, comme il convient, par quatre salles, mais les jointures de ces salles ne se touchent pas, comme nous le voyons partout dans un plan cruciforme. A l'intérieur de la croix, il y a un cercle réparti en huit angles – j'ai appelé cercle cette forme octogonale parce qu'elle est arrondie –, de sorte que les quatre côtés de l'octogone qui sont diamétralement opposés les uns aux autres unissent par leurs arcs le cercle du milieu et les salles disposées sur quatre côtés.
4. Les quatre autres côtés de l'octogone situés entre les salles rectangulaires ne se prolongeront pas, eux, pour constituer des salles, mais à chacun de ceux-ci sera adjointe une absidiole qui, en forme de conque, s'achève vers le haut par un arcs. Ainsi y aura-t-il huit arcs en tout, grâce auxquels les salles rectangulaires et les absidioles feront pareillement leur jonction avec le centre.
5. A l'intérieur des piliers d'angle se dresseront des colonnes en nombre égal, pour l'ornement et la solidité, et celles-ci à leur tour supporteront au-dessus d'elles des arcs construits de la même manière que les extérieurs, et adossés à eux.
6. Au-dessus de ces huit arcs, en raison des proportions des fenêtres qui les surmontent, l'édifice octogonal s'élèvera de quatre coudées. Ce qui s'élèvera au-dessus sera de forme conique, la voûte contraignant la forme du toit à passer d'une large ouverture à un coin pointu.
7. La dimension en largeur de chacune des salles rectangulaires sera de huit coudées, en longueur elle sera plus grande de la moitié, mais la hauteur sera ce que requiert la proportion avec la largeur.
8. Même dimension pour les parties en demi-cercle : l'espace entre les piliers mesurera de même en tout huit coudées, et autant donnera le tracé d'un compas dont la pointe est fixée au milieu du côté et qu'on fait passer il ses extrémités, autant il aura de profondeur; la hauteur, c'est la proportion avec la largeur qui la déterminera pour eux aussi.
9. L'épaisseur des murs, à l'extérieur des espaces intérieurs déjà mesurés, sera de trois pieds; elle ceinturera tout l'ouvrage.
10. En exposant cela avec soin, j'ai diverti ta Bonté tout en ayant pour but que tu puisses évaluer, à partir de l'épaisseur des murs et des dimensions intérieures, – à combien se monte le nombre de pieds (carrés). Parce que ton Intelligence est très habile en toutes choses et qu'elle réussite, par grâce de Dieu, en tout ce que tu veux, il te sera possible également, à partir de cette énumération minutieuse, d'évaluer la masse d'ensemble à laquelle arrive tout cela, de manière à ne nous envoyer ni trop ni trop peu de maçons.
11. Je te prie surtout de veiller attentivement à ce que quelques-uns d'entre eux sachent construire une voûte sans charpente. J'ai appris en effet que, quand on la construit de cette façon, elle est plus solide que celle qui repose sur des supports. C'est la pénurie de bois qui nous suggère l'idée de couvrir tout l'édifice d'un toit de pierre, parce qu'il n'y a pas en ces lieux du bois de charpente.
12. Sache, ami sincère, que quelques gens d'ici m'ont promis par contrat, pour un ouvrage en pierre taillée, trente ouvriers contre une pièce d'or, la nourriture convenue accompagnant évidemment la pièce d'or. Mais une telle manière de préparer les pierres n'est pas dans nos possibilités, et le matériau de construction sera la brique de terre cuite et des pierres ordinaires, pour qu'il ne leur soit pas nécessaire de passer du temps à ajuster harmonieusement les uns avec les autres les côtés des pierres. Je sais que, pour l'habileté et la modération en matière de salaire, les ouvriers de là-bas sont meilleurs que ceux qui s'engagent ici à notre service.

13. Le travail des tailleurs de pierre concerne non seulement les huit colonnes, qu'il faut retoucher et embellir, mais consiste encore à faire des bases de colonnes en forme d'autel et des chapiteaux sculptés de style corinthien.

14. Une entrée faite de marbres ouvragés d'un décor convenable, des portails placés au-dessus qui soient ornés avec art des représentations habituelles le long des moulures de l'entablement pour tout cela, il est entendu que c'est nous qui fournirons les matériaux, mais c'est l'art qui donnera forme à la matière –, enfin les colonnes du péristyle, qui ne sont pas moins de quarante, sont elles aussi tout à fait un travail de tailleurs de pierre.

15. Si mon exposé a décrit avec précision l'œuvre à réaliser, il devrait être possible à ta Sainteté, qui s'est rendu compte de ce qui est nécessaire, de nous tranquilliser complètement au sujet des ouvriers. Si tel ouvrier veut s'engager chez nous, qu'on fixe si possible une quantité déterminée de travail par jour, pour qu'il n'arrive pas que, ayant passé le temps sans rien faire et ne pouvant après cela montrer son travail, il réclame, en disant avoir travaillé pour nous tant de jours, son salaire pour eux.

16. Je sais que nous semblerons mesquin aux yeux de la plupart en examinant ainsi les contrats dans le détail. Mais je te prie de m'en excuser, car ce fameux Mammon, à nous entendre souvent dire du mal de lui, s'est finalement éloigné de nous à très grande distance, par haine, je pense, des constantes moqueries contre lui, et il est séparé de nous comme par un gouffre infranchissable, je veux dire par la pauvreté, de sorte qu'il ne peut venir vers nous et que nous ne pouvons nous-même traverser pour nous rendre auprès de lui. A cause de cela, je fais grand cas de la modération des ouvriers, de manière à pouvoir réaliser le projet que nous nous sommes fixé sans être empêché par la pauvreté – ce mal qu'on peut louer et désirer.

17. Mais à ces paroles se mêle aussi un peu de plaisanterie. Pour toi, homme de Dieu, autant qu'il est possible et légitime, lorsque tu établiras les contrats avec les hommes, donne à tous la ferme assurance de notre générosité et du paiement complet des salaires. Nous ne cesserons de tout donner, car pour nous aussi Dieu ouvrira, grâce à tes prières, sa main de bénédiction.

Lettre 26

Du sophiste Stagirios à l'évêque Grégoire

1. Tout évêque est une créature difficile à prendre au filet. Mais toi, plus tu l'emportes sur les autres en éloquence, plus tu m'inspires la crainte que tu t'opposeras résolument à ma requête,

2. Pourtant, ayant mis de côté ton habileté à contredire, admirable ami, fais preuve de générosité, et comme nous manquons de solives pour couvrir la maison – un autre sophiste aurait parlé d'échalas ou de pieux, se complaisant en de petits mots plutôt que d'obéir à la nécessité, accorde-nous-en un lot de plusieurs centaines : même si tu voulais en faire couper du paradis, tu en aurais le pouvoir. Quant à moi, si tu ne m'en donnes pas, je passerai l'hiver en plein air. Fais donc preuve de grandeur d'âme, admirable ami, en écrivant une lettre au prêtre d'Osièna pour lui ordonner de faire ce don.

Lettre 27

Réponse de saint Grégoire au sophiste

1. Si tirer profit se dit saisir au filet et que ce soit la signification de ce vocable que ton habileté de sophiste a mis devant nous après l'avoir tiré des retraites inaccessibles de Platon, examine, admirable ami, qui est le plus imprenable au filet, nous, qui sommes aussi facilement privés de pieux par la force d'une lettre, ou la race des sophistes, qui ont l'art de tirer profit de leurs paroles.

2. Lequel des évêques en effet a imposé un tribut sur ses discours ? Lequel a fait de ses disciples des sources de revenus ? Ce sont les sophistes qui se vantent de cela, en proposant à l'achat leur propre sagesse comme les pâtisseries leurs gâteaux au miel !

3. Tu vois tout ce que tu peux par la force inexprimable et musicale de tes paroles, toi qui as excité même le vieillard que je suis à bondir et qui incites à la danse ceux qui ne savent pas danser.

4. Pour moi, j'ai donné l'ordre qu'on te procure, à toi qui dans tes déclamations fais parade des guerres médiques, des solives en nombre égal à celui des soldats qui combattirent aux Thermopyles, toutes d'une bonne longueur et, comme le dit ton Homère, «dont l'ombre s'étend au loin», que le saint Dios m'a expressément promis de livrer intacts. J'ai dit non pas dix mille ni vingt mille, mais autant qu'il est facile d'en fournir à celui qui a été sollicité et d'en payer pour celui qui les a reçues.

Lettre 28

1. Ceux qui ont du goût pour la rose, comme il est naturel de la part de qui aime la beauté, n'éprouvent pas non plus d'aversion pour les épines elles-mêmes, d'où la fleur tire sa croissance. Et j'ai entendu quelqu'un – qu'il plaisantât ou peut-être même qu'il parlât sérieusement tenir à leur sujet les propos suivants : ce serait en guise d'aiguillon amoureux pour les amants de la fleur que la nature aurait fait croître avec elle ces épines effilées, pour exciter ceux qui les cueillent, au moyen de ces aiguillons inoffensifs, à un plus grand désir.

2. Mais que peut bien signifier cette rose introduite dans ma lettre ? Tu n'as absolument pas besoin de l'apprendre de nous si tu te souviens de ta lettre, qui contenait la fleur de ta parole en déployant tout le printemps de ton éloquence, mais qui se hérissait d'épines contre nous, avec des reproches et des accusations.

3. Pour moi cependant, même l'épine de tes paroles est un plaisir, car elle m'enflamme d'un plus grand désir de ton amitié. Aussi bien, écris et écris sans cesse, comme il te sera agréable de le faire, soit pour m'honorer, comme tu le fais habituellement, soit même pour me piquer un peu par tes reproches.

4. Nous aurons tout à fait à cœur de ne plus te donner de prétexte pour un reproche justifié, comme même présentement nous ne t'en avons pas donné, car nous avons fait avant notre départ pour l'Orient ! tout ce qui t'était agréable et que nous devions à la justice. De cela est témoin notre très vénérable et commun frère Evagre – qui tout à la fois t'apporte cette lettre et a été informé de tout par les tiens, car ils se trouvaient présents : et de notre sollicitude pour la justice, et des remerciements de ceux qui administrent tes biens pour ce qui est arrivé.

Lettre 29

A son frère Pierre, évêque de Sébastée

1. C'est à peine si j'ai pu trouver un peu de loisir pour me préoccuper du soin de mon corps, après mon retour d'Arménie, et rassembler les notes que, sur le conseil de ton Intelligence, j'avais dictées contre Eunome. Aussi mon travail a finalement abouti à la composition d'un traité, et le traité est déjà devenu un volume.

2. Je n'ai pas écrit contre les deux traités : je n'ai pas trouvé assez de loisir, car celui qui m'avait prêté le livre de l'hérésie l'a redemandé aussitôt pour lui-même avec beaucoup d'impolitesse, sans me laisser le transcrire ni m'en occuper à loisir. N'y ayant consacré que dix-sept jours, je n'ai pu en un temps aussi bref suffire aux deux livres.

3. Et comme j'ai été maintes fois importuné par de nombreuses gens qui ont quelque zèle pour la vérité, car le bruit s'est répandu, je ne sais comment, que nous avons pris la peine de faire une réfutation de l'écrit blasphématoire, j'ai pensé qu'il serait bon avant tout de recourir à ton Intelligence pour me conseiller sur ce point : faut-il que je me fie à ce que j'entends dire par la plupart ou me résoudre à quelque chose d'autre ?

4. Ce qui provoque mon incertitude, c'est ceci. J'ai reçu le traité d'Eunome à l'époque même de la mort du saint Basile, alors que mon cœur était encore tout brûlant de douleur et débordait d'affliction eu égard au malheur commun des Églises; par ailleurs, Eunome n'a pas seulement écrit ce qui lui semblait l'essentiel de sa propre doctrine, mais il s'est plus encore préoccupé d'insultes, qu'il a écrites laborieusement contre notre père. C'est à cause de cela que, blessé de ce qu'il avait dit avec insolence, j'ai montré contre l'écrivain de l'humeur et de l'animosité.

5. Or, comme la plupart des gens nous connaissent sous un autre aspect, parce que nous sommes capables de supporter ceux qui font preuve d'une insolence indécente contre nous, en nous exerçant. autant que possible à la modération dans le comportement, conformément à l'enseignement de ce saint, je crains que, suite à ce que nous avons écrit contre notre adversaire,

nous paraissions à nos lecteurs comme des novices, facilement exaspérés par les injures des insolents.

6. Ce qui peut-être, pourtant, nous fera absoudre de paraître tel, c'est que ce n'est pas pour nous-même, mais pour des propos qui ont été tenus contre notre père que nous nous sommes mis en colère. Dans de tels cas, c'est peut-être la modération qui est plus inexcusable que la colère.

7. Si le début de mon traité semble être, d'une certaine manière, hors du débat, je pense que celui qui en juge équitablement peut accepter une telle disposition de mon traité. Il ne fallait en effet ni laisser sans défense la réputation du grand (Basile), déchirée par les blasphèmes de l'adversaire, ni disperser la polémique à son sujet un peu partout dans le traité, en l'introduisant ici et là.

8. En outre, pour qui réfléchit attentivement, même ces parties appartiennent à la discussion. Puisque le traité de l'adversaire se propose lui aussi deux buts, les calomnies contre nous et la mise en cause de la saine doctrine, il fallait que notre traité s'oppose également à chacun des deux. Pour favoriser la clarté et ne pas interrompre l'enchaînement des discussions sur la doctrine en intercalant les réponses à ses calomnies, nous avons été contraint de diviser l'ouvrage en deux : nous nous sommes occupé pour commencer de nous défendre des accusations portées contre nous; après quoi nous nous sommes mis, autant que nous le pouvions, à ce qu'il a dit contre la doctrine.

9. Le traité contient non seulement une réfutation des opinions hérétiques, mais aussi un enseignement et un exposé de nos doctrines. Nous avons jugé en effet qu'il serait honteux et complètement dépourvu de noblesse, alors que nos ennemis ne camouflent pas leurs absurdités, de ne pas parler avec audace pour la vérité. Que le Seigneur te garde à l'Église sain d'âme et de corps.

Lettre 30

De Pierre, évêque de Sébastée, à son frère Grégoire de Nysse

1. A son très pieux frère Grégoire, Pierre adresse son salut dans le Seigneur. Après avoir lu la lettre de ta Sainteté et reconnu dans le traité contre l'hérésie ton zèle pour la vérité et pour notre saint père, j'ai pensé que ce traité était l'œuvre non de ta capacité, mais de celui qui a disposé que la vérité serait proclamée parmi ses propres serviteurs.

2. Et de même que je dis qu'il est bon d'attribuer la défense de la vérité à «l'Esprit de vérité» lui-même, de même il me semble qu'il faut rapporter le zèle contre la fol saine non à Eunome, mais au père du mensonge lui-même.

3. Il me paraît aussi que «celui qui est homicide dès l'origine» et qui a parlé par celui-ci a soigneusement aiguisé l'épée contre lui-même. Car si celui-ci ne s'était pas enhardi à ce point contre la vérité, personne ne t'aurait mis en mouvement pour la défense des doctrines de la piété. Aussi celui qui prend les sages au piège de leur propre astuce, leur a donné, pour que soit complètement démontrés le mauvais aloi et l'inconsistance de leur doctrine, et de montrer de l'arrogance contre la vérité, et de faire de vains projets au moyen de cette vaine prose.

4. Ainsi donc, puisque «celui qui a commencé une œuvre bonne la mènera à son terme», ne te lasse pas de servir la puissance de l'Esprit et ne laisse pas à demi intacte la vigueur de ceux qui combattent contre la gloire du Christ, mais imite ton noble père qui, à l'exemple de Phinées le zélé, a transpercé ensemble, d'un seul coup de sa réfutation, le disciple et le maître. De même, toi aussi, pousse vigoureusement de la main de ton traité l'épée de l'esprit à travers les deux livres hérétiques, pour que le serpent, alors qu'il a la tête brisée, n'effraie pas les gens un peu simples en agitant sa queue. Alors que la première partie du traité est détruite, si la fin est laissée sans examen, beaucoup pourraient croire qu'elle possède encore quelque force de vérité.

5. Quant il l'humeur qui apparaît dans ton traité, elle procure aux sens de l'âme le plaisir du sel. De même que, selon Job, «du pain sans sel ne sera pas consommé», de même le traité serait sans intérêt ni force démonstrative s'il n'était pas relevé par les plus piquantes des paroles de Dieu.

6. Courage donc, toi qui es devenu un bon exemple pour la postérité en montrant comment des enfants à l'âme noble doivent se comporter envers leurs excellents pères. Si, pendant que le saint vivait encore, tu avais montré un tel zèle contre ceux qui montraient de l'insolence envers la renommée de celui-ci, tu n'aurais peut-être pas échappé à l'accusation de sembler être un

flatteur. Mais maintenant, c'est la noblesse et la sincérité de ton âme, c'est la reconnaissance que tu as pour celui qui t'a conduit vers la lumière par un enfantement spirituel que manifestent clairement ton zèle pour le défunt et l'indignation contre ses ennemis. Porte-toi bien.

